

Jean-Claude Marguerite

Le Vaisseau ardent

roman

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction de Gilles Dumay

*aux enfants des rues,
aux enfants perdus*

*et à Constanze, qui m'a accompagné
dans cette Grande Aventure
à Paul, pour qui je l'ai commencée
à Miriam et Raquel, pour qui je me suis « hâté » de l'achever*

LIVRE PREMIER

LE PIRATE SANS NOM

PROLOGUE

L'île du Chaos noir

Tout n'a pas été dit au sujet du *Manuscrit de l'île Éléphantine*. La presse a surtout mis l'accent sur l'exploit technologique et l'opiniâtreté des chercheurs qui ont finalement réussi à déchiffrer la langue prépharaonique, mais au détriment de son réel contenu. L'Égypte ancienne flatte l'imaginaire du grand public, et la simple évocation de la première crue d'un fleuve qui ne s'appelle pas encore le Nil a satisfait l'appétit du plus grand nombre. Pourtant, qu'avons-nous appris du lac creusé au sein d'un désert nomade et de la cataracte qui puise ses eaux au cœur du monde? Pourquoi, comment les choses se sont-elles produites? Les scribes eux-mêmes se sont laissé éblouir par ces événements qui vaudront à leur pays gloire et prospérité, et ne se sont pas davantage interrogés. Les grands prêtres, jadis, se réservaient jalousement maints ouvrages, escomptant de secrètes révélations pour le maintien de leurs privilèges; aujourd'hui, l'élite universitaire se garde l'exclusivité d'un texte dont elle fait mystère. Et se chamaille, à huis clos, quant à son interprétation. Conte ou témoignage? Plus subtilement: quelle part attribuer aux faits et, *a contrario*, à l'allégorie?

Le manuscrit relate à la manière d'un récit épique la prise de l'île du Chaos noir, qui précéda l'île Éléphantine. Il se réclame ouvertement de deux légendes, qu'il considère et aborde comme telles; cependant, alors que son issue accrédite leur fondement, une mise en garde apparaît clairement et nous alerte: tout n'est peut-être pas avéré. La question du tri – que nous faut-il accepter, refuser, traduire? – exige son lot d'expertises, et ainsi sa compréhension relève d'un code qui la réserve aux seuls initiés. Ou bien devons-nous le lire

– mieux : l’entendre – comme étant en soi une légende, qui appelle la lumière d’autres légendes, pour délivrer au plus grand nombre un secret qui conteste les bases de l’Histoire, de *notre* histoire. N’est-il pas temps que chacun accède à ce texte et se forge son opinion ?

Est-ce possible ? N’est-ce qu’un mythe ? Qu’est-ce qui est important ?

Ne vous laissez pas aveugler, car si désormais la décision de divulguer ces documents vous revient, Peter, c’est que j’ai échoué. Mais tandis que je m’apprête donc à commettre l’irréparable, les doutes qui m’assaillent me tournent vers vous. Vous êtes un homme d’action – allez-vous construire ou détruire ? Peut-être convient-il de s’abstenir de tout choix. Je vous en prie, hésitez...

La première légende interdisait de s’approcher de l’île du Chaos noir, que cernait un lac d’où se déversait un fleuve moribond. Quand on la découvrait depuis le cours d’eau, ou bien en venant par les déserts du Sud, sa silhouette figurait la gueule menaçante d’un dragon ténébreux ; pour qui arrivait d’ailleurs, le spectacle se révélait tout différent, mais pas moins troublant. De l’ouest, on ne distinguait qu’une sorte de tour massive au dôme fortement anguleux, qui pointait vers les cieux comme deux mains aux doigts joints. De l’est, son contour rappelait certaines forêts des Anciens, aux formes torturées et indéchiffrables, bien que ses arbres fussent luisants et noirs comme des obsidiennes.

Lorsque, attiré par les plus gros poissons qui trouvaient refuge près de ses berges, un pêcheur s’en rapprochait plus qu’il ne le devait, l’île vomissait des crocodiles par dizaines. Jamais ces gardiens monstrueux ne traversaient le lac, ils regagnaient leur sanctuaire et n’en sortaient pas. Si par aventure un tronc dérivait sur le fleuve jusqu’à l’aborder, il ne restait pas prisonnier de l’île : elle le repoussait. Chacun savait qu’il fallait se garder de toucher cet arbre, car il était entièrement recouvert de scorpions qui semblaient morts, mais qui ne l’étaient pas... Le jour, l’île s’estompait dans une brume lunaire, opalescente et glacée, malgré le soleil aveuglant. Mais dès que l’astre de feu entamait son lent déclin, des milans noirs affluaient vers elle et s’y perchaient en grand nombre, silencieux. Ils s’envolaient aux premières lueurs et disparaissaient sans un bruit – et sans que nul n’ait jamais réussi à déterminer où ils se rendaient. Par les nuits les plus froides, des

lumières incandescentes prenaient leur place parmi les arbres, ou les monolithes, et elles dansaient jusqu'à l'aube.

La seconde légende rapportait que cette oasis n'était pas une île, mais l'œuvre des Anciens. Aux temps où le ciel crachait des pierres embrasées et où le fleuve Océan avait recouvert la Terre pour la protéger de cette furie incendiaire, de leurs mains ils avaient édifié cette forme stupéfiante, l'arche. L'île du Chaos noir n'était que le vestige de la nef gigantesque construite par l'homme pour son salut. Quand les eaux s'étaient finalement retirées, le vaisseau avait bien dû s'échouer ; sa proue s'était fichée dans le sable d'un désert sans fin, là où les nomades aux visages durs et clairs rencontraient leurs frères à la peau noire. Les Anciens, pas moins orgueilleux et inconséquents que nos contemporains, avaient ainsi abandonné au sable le vaisseau qui les avait sauvés, attribuant leur survie à leur propre génie – ne venaient-ils pas de prouver leur invincibilité face au désordre de la nature issu de la colère divine ? L'ébène pétrifiée de l'arche ne redoutait ni la morsure du soleil ni l'éclat du gel. Le feu courait sur ses mâts chaque nuit, tandis que chaque jour s'évaporait de sa coque la mémoire du Déluge... L'île du Chaos noir conservait intacte la trace d'une apocalypse inachevée, elle domptait également son ultime menace : la libération des flots. La proue archaïque occultait une brèche redoutable.

Le jeune scribe, habile, qui tira ces légendes de l'oubli, fut attaché au service de l'ancêtre du tout premier pharaon. Leur transcription avait troublé le monarque, elles faisaient écho au songe prémonitoire qui l'obsédait depuis sa prime enfance. Il lui confia ce rêve étrange et terrifiant, sans rien lui en cacher, et lui ordonna de le fixer à jamais, car dorénavant il se consacrait tout entier à son avènement.

« À l'âge d'apprendre à me battre, je me vois, comme si j'étais perché dans un arbre ou bien emporté par un bas nuage, quittant le palais où je vivais jusque-là en compagnie de femmes ; or, je peine à me reconnaître. Ce n'est pas un jeune garçon qui va, mais un vieillard, faible et esseulé, et qui semble égaré. Mon regard désappointé se détourne de ce sinistre spectacle qui me laisse comme hébété, quand mes yeux sont attirés par la ronde joyeuse de dix enfants nus, qui s'éloignent tout en chantant. Intrigué, je les contemple et j'envie leur

humeur. Je m'interroge sur ce qui les attire et je peine à découvrir la mystérieuse vision qui les fascine : une barque enflammée, au brasier fantastique, mais dont le bois regorge d'eau. Ce vaisseau ardent m'étonne et me subjugue. Les dix, soudain, se mettent à crier, tandis que le vieillard sénile se dirige résolument vers eux, mais les néglige, les dépasse, et dédaigne leur avertissement, car c'est pour le prévenir d'un danger qu'ils s'agitent. Voici qu'il s'approche de la nef incendiée dont les enfants échouent à lui interdire l'accès, et, ne craignant pas les flammes, il touche de ses mains le bois qui ne se consume pas. Aussitôt, dans un grand éclat, il recouvre la vigueur et la brillance de sa jeunesse ! Bien qu'enfant, je sens dans la nuit cette puissance m'envahir également, vivre et grandir en moi dans une mesure telle que, réalisant que je rêve, je sais qu'à mon réveil tout mon être en portera à jamais la marque. Alors, m'élevant dans la fournaise, je triomphe de l'épreuve, non plus comme un enfant, non pas comme un vieillard, mais en dieu, immortel et bienveillant, qui prodigue prospérité et gloire à ma terre d'Égypte ! »

Pour les nombreux prêtres qui l'assistaient, cette vision s'apparentait évidemment au passage rituel de la vie au pays des morts. Ce voyage s'entamait, entre jour et nuit, par la traversée du fleuve des origines, et s'effectuait dans une barque couverte comme un tombeau. En atteignant l'autre rive, l'esprit se trouvait délivré de son enveloppe de chair ; mais jusqu'au dernier moment, l'esprit livrait bataille.

Le jeune prince, prenant appui sur leurs commentaires, avait décrypté tout autrement son rêve. Selon lui, le « fleuve des origines » devait être déchiffré comme « l'origine du fleuve » ; « entre jour et nuit » comme « entre blanc et noir », c'est-à-dire à la frontière des deux races qui peuplent aujourd'hui la Haute-Égypte et la Basse-Nubie. Si le monarque savait qu'aucun bois d'aucune barque ne pouvait offrir jouvence et immortalité à aucun homme, les légendes de l'île du Chaos noir évoquaient cependant un navire qui réalisait l'alliance du bois, de l'eau et du feu. Son embrasement farouche attestait qu'elle était bien l'arche du Déluge, le vaisseau que toutes les religions célébrent, la nef des origines venue des étoiles – sa coque renfermait l'eau du fleuve Océan, ses mâts le feu issu du ciel, le vaisseau tout entier emprisonnait à jamais la violence de leur combat primitif dans le mariage du bois et de la roche. Si l'arche avait sauvé l'humanité, que ne ferait-elle pas alors pour un roi qui l'emprunterait pour son

ultime traversée ? Telle était son interprétation, et nul n'osait plus la contester.

Dès qu'il prit connaissance des antiques légendes de l'île du Chaos noir, il ordonna de libérer l'arche.

Tandis que de grands chasseurs noirs armés de lances et de couteaux livraient nus une lutte sans merci aux gardiens de l'île, plus de mille esclaves du peuple nomade furent donc amenés de l'actuelle Louxor. À leur arrivée, déjà au moins deux cents dépouilles de crocodiles séchaient sur les pierres érodées des berges, mais il en venait toujours malgré cette sinistre mise en garde. La moitié des esclaves entreprit aussitôt de creuser dans la roche quatre-vingt-dix-neuf marches pour atteindre le niveau du lac, pendant que les autres abattaient, ébranchaient et charroyaient les fûts de tous les arbres qui poussaient en grand nombre sur les rivages. Sans attendre l'éradication des dangereux reptiles, ils enfoncèrent les premiers pilots destinés à soutenir le pont qui s'élancerait de l'escalier royal jusqu'à l'île du Chaos noir. L'ouvrage était ambitieux : cette passerelle devait être assez large pour autoriser dix hommes à marcher de front ; chacun espérait qu'au terme de sa construction il ne resterait plus aucun crocodile à craindre.

Tel ne fut pas le cas. Mais lorsque le pont fut à portée d'homme de l'île du Chaos noir, ses gardiens s'enfuirent sans plus opposer la moindre résistance aux chasseurs, qui les poursuivirent. Les bêtes se dirigèrent vers leur sanctuaire et plongèrent à l'approche de ses berges pour disparaître au fond des eaux. Devant ce spectacle insolite, les travaux furent interrompus. Pendant toute une journée, aucun des farouches reptiles ne refit surface. Le grand architecte du roi ordonna de lancer le dernier tronçon pour atteindre l'île interdite.

Alors, l'île gronda. Le vrombissement ne cessa de croître jusqu'à l'assourdissement – impossible de bouger. Nappée de sa brume diaphane, l'île bougea – elle ne se déplaça pas, elle s'anima d'un manège d'ombres. Comme façonnée par une main invisible souveraine, une tornade singulière de nuées s'éleva jusqu'à s'unir aux nuages qui s'amassaient à l'aplomb du lac. Tous découvrirent avec effroi que l'île du Chaos noir suintait soudainement des myriades de scorpions aux carapaces brillantes et aux aiguillons dressés. Des milans, aux ailes effilées, s'assemblèrent en bandes serrées, tournoyant dans les airs tourmentés sans jamais chercher à se poser, obscurcissant le ciel

jusqu'à la pénombre. Les abords de l'île furent fouettés d'écume aux reflets de bronze des crocodiles revenus, ils se chevauchèrent afin d'ériger un rempart de gueules furieuses.

Le grand architecte jubila – son roi serait satisfait, sa prémonition prendrait vie. Il ordonna à la garnison de forcer les esclaves à pénétrer dans l'île.

Ceux qui furent poussés par le glaive impitoyable des soldats égyptiens poussèrent ceux qui venaient d'achever le pont ; de cette avant-garde malheureuse, beaucoup tombèrent à l'eau ; certains préférèrent plonger avant d'être bousculés. Au moins cinquante esclaves furent noyés ou déchiquetés avant que le premier homme tentât sa chance du côté du grouillement des scorpions. Sur son cadavre, un autre se lança ; les morts couvraient l'avancée quand des torches enflammées furent enfin apportées pour frayer un passage.

Un vent soudainement issu des entrailles de l'île moucha les premiers flambeaux ; d'autres esclaves porteurs de torches furent dépêchés, en plus grand nombre. Lorsque la lumière des hommes contesta l'obscurité de l'île, le souffle sembla d'abord décroître, puis il se mit à tourner et à tourbillonner jusqu'à réunir ces brandons en une éclatante flambée qu'il aspira goulûment. L'île du Chaos noir s'incendia, instantanément, tout entière, grillant hommes et scorpions ; les eaux qui l'entouraient gelèrent, emprisonnant chasseurs et gardiens ; les milans en feu tombèrent à leur tour et les flammes de la fournaise s'élevèrent pour lécher le ciel. Mais le pont de bois ne s'embrasa pas.

De loin, cet incendie sans fin dessinait la proue menaçante d'une arche gigantesque.

Le monarque se réjouit de cette description, que lui avait fait parvenir son grand architecte. Les prêtres qui l'assistaient échouèrent à expliquer le mystère du Vaisseau ardent, mais ils redoutaient la colère de leur souverain bien davantage que celle des dieux offensés. Aussi, ils ne s'opposèrent pas à sa décision de se mettre en marche afin d'atteindre la source du fleuve avant le premier crépuscule du solstice d'hiver, quarante-neuf jours plus tard.

À son arrivée, l'île brûlait encore, et pourtant elle semblait indemne. Gueule monstrueuse, mirador pyramidal ou forêt pétrifiée, elle figurait toujours dans la transparence capricieuse des flammes une ombre redoutable. Sur l'insistance de son conseil, des esclaves furent jetés dans la fournaise, de différentes manières, dans l'espoir d'un miracle

qui ne survint pas. Le roi n'en fut pas étonné ; dans son rêve, il pénétrait seul dans la nef enflammée, le feu le transmuait alors.

Lors du solstice se déroula une cérémonie considérable, dont la démesure présageait les fastes et la suffisance d'une civilisation naissante. Dans des felouques, des hommes par centaines martelaient des tambours dont le bois provenait des rives du lac et les peaux tendues des gardiens ancestraux de l'île. En plus grand nombre encore, et réparties tout autour de l'eau, se tenaient des femmes, entièrement revêtues de noir et coiffées des plumes des sombres rapaces, qui se relayaient pour émettre ce qui ne formait plus un chant, mais un cri unique, une vibration stridente destinée à atteindre les cieux. Les soldats de toute une armée, dont les oreilles étaient percées par des figurines d'or qui représentaient des scorpions menaçants, brandissaient silencieusement leurs glaives au-dessus de leur tête. D'immenses brasiers éclairaient une foule sans fin que traversait une double rangée d'éléphants. Dans cette allée recouverte de fleurs de papyrus s'avancait le monarque qui allait donner vie à la prémonition, dès que le soleil se laisserait absorber par les dunes lointaines.

Seul, il s'engagea sur le pont ; les prêtres ordonnèrent le silence et tous demeurèrent immobiles – excepté dix enfants nus, premiers fils des plus hauts dignitaires du royaume, qui l'entourèrent d'une ronde qui se voulait joyeuse. Puis, conformément au rêve, à l'approche des flammes, leurs rires se transformèrent. Le souverain franchit alors majestueusement les derniers mètres qui le séparaient de l'île interdite au moment précis où les néants engouffraient le désert malgré les foyers innombrables. Les dix enfants hurlèrent tandis que le roi touchait enfin l'arche dont la silhouette incendiée tentait de se détacher de l'île du Chaos noir.

Du moins, on le suppose.

Ce récit a été expressément rédigé à la demande d'un monarque dont l'Histoire n'a pas retenu le nom, par un scribe d'origine nomade et donc esclave. Or, la mission délicate qui lui avait été confiée consistait à décrire la cérémonie en parfaite conformité avec la prémonition, mais avant son avènement. Nous ignorons tout de la réalité de tels faits. Ce que nous savons, de manière certaine, réside en bien peu de chose : l'île du Chaos noir a disparu, non seulement physiquement, mais encore de toutes les chroniques. L'époque de cette néantisation correspond à la toute première crue du Nil – à la même

période remonte la découverte des mines d'or, sous les dunes du désert, qui firent la richesse de la Nubie. Or, près de l'actuelle île Éléphantine, à l'endroit où les recherches les plus pertinentes situent l'île du Chaos noir, se trouve un îlot sans nom dont les pierres érodées figurent très fidèlement une tortue se tenant à fleur d'eau, symbole d'éternité. Une croyance locale évoque la métamorphose d'un saint homme dont les larmes provoquent les crues bienfaitrices du Nil, le grand fleuve qui assure prospérité et gloire à l'Égypte.

Quant au Vaisseau ardent, les historiens n'en savent pas davantage et considèrent qu'il n'existe – et ne subsiste – que dans la légende.

Du moins, ils le supposent...

Car la Légende Nomade, dont je vous livre l'unique transcription, que j'ai volée, elle aussi, rapporte de cette cérémonie une version différente, plus précise et non moins troublante.

I

La grotte aux trésors

L'Ivrogne était tombé à la manière d'un tabouret de bar. Les jambes trop longues et si maigres du vieil homme avaient oscillé nerveusement jusqu'à retrouver une illusion d'équilibre, mais ses pieds s'étaient immobilisés trop tôt et le corps, emporté par une lourdeur soudaine, avait basculé d'un coup. S'il avait été vraiment saoul, il se serait affalé sans dommage; se voyant tomber, ses muscles s'étaient raidis. La tête, qui saignait déjà, avait cogné contre les planches du ponton d'accostage. L'Ivrogne avait roulé sur lui-même, presque entièrement. Les genoux débordant au-dessus de l'eau, un instant il s'était redressé comme pour pointer son regard au-delà de la jetée, là où, par intermittence, le phare désignait un fragment d'océan décoloré; puis ses jambes, tout à coup trop lourdes, avaient achevé sa destinée, l'avaient entraîné les pieds en avant. Son corps s'était enfoncé comme un cadavre jeté par-dessus bord, glissant tout droit et assez silencieusement. Avant qu'il ne fût absorbé par l'eau noire du port, ses mains s'étaient refermées sur sa poitrine.

Anton s'était précipité, mais il s'était retenu de sauter. C'était une nuit sans lune; l'avant-veille, la lampe du réverbère le plus proche avait été brisée, du premier coup. En cette froide fin d'octobre, l'eau devait être glaciale, elle le saisirait, elle ne lui accorderait aucune chance. Et puis, le vieil homme pouvait peser deux fois plus que lui, peut-être davantage... Inutile de se chercher d'autre excuse pour justifier sa réserve. Il s'était dit néanmoins que l'Ivrogne n'était qu'un menteur, un escroc, et qu'il les aurait probablement trahis. Pour une nouvelle bouteille, il aurait livré n'importe quel secret. Non, s'était-il repris, pas n'importe quel secret. Même pas pour une caisse entière.

Anton avait fermé les yeux, impuissant, et revu l'Ivrogne disparaître à tout jamais, les avant-bras croisés sur le cœur, posture qui évoquait une image de sarcophage.

Il réalisa alors qu'il plongeait à sa suite.

Jak mit en branle sa masse en maudissant d'un soupir la stupidité de son copain. Surtout, il mesurait à quel point les choses étaient devenues dangereuses, du moins si cela venait à se savoir. Qui s'inquiéterait de l'absence de l'Ivrogne ? Personne ! Mais pour Anton ? Le temps de se pencher au-dessus de l'eau et Jak décida qu'il valait mieux attendre qu'Anton remonte de lui-même à la surface plutôt que de se lancer à sa recherche. D'ailleurs, il ne savait pas nager – ça, il faudrait le dire en premier, et encore et encore le répéter et insister jusqu'à ce que l'on s'avise de le laisser en paix. Non, ce n'était pas sa faute, on ne pouvait pas le punir pour ça. Il ne savait pas nager. Ce n'était pas sa faute.

Cette fulgurante évidence ne lui fut que d'un bref réconfort. Aussitôt, une foule d'autres questions le gifla comme une tourmente de grêle. Devait-il attendre ? Combien de temps ? À moins qu'il faille s'en aller dès maintenant ? Et puis, comment être sûr, tout à fait certain, que personne, absolument personne, n'allait passer par là ? Ou bien n'était déjà passé, ou ne les avait vus, ou ne le verrait dans une seconde ? Ou encore ne le croiserait quand il rentrerait et s'en souviendrait par la suite : « Je l'ai vu, lui, Jakova, qui revenait en douce, au petit matin, tout seul... » ?

Jak s'allongea sur le quai, vaincu par l'afflux d'incertitudes, tendant machinalement une main désarmée vers la chape noirâtre qui renfermait toutes les réponses, et ses lèvres dessinèrent un petit « oh » très net mais qui demeura inaudible : Anton venait de s'agripper à son bras.

Son ami grelottait. Ses habits dégouлинаient. Jak le regardait, sans songer à lui passer sa veste. Anton ne ressemblait pas à Anton – ou alors à un Anton en vieillard précoc. La morsure de l'eau fripait son visage livide qui frissonnait, lui arrachant des tics désordonnés. Mais de tout ça, Anton se fichait bien. Tout en retirant de sous sa chemise un papier plié, il soupira : « C'est tout ce que j'ai pu sauver... C'est... c'est sorti de sa poche. »

Anton était-il devenu fou ? Le voilà qui se souciait de ce buvard sans valeur, même pas un vrai parchemin, juste un vieux papier dont l'encre au rabais coulait plus vite qu'il ne pouvait lire ! Par-dessus son

épaule, Jak crut apercevoir trois gros points qui, s'ils avaient été tous reliés, auraient formé une pyramide approximative. Le trait qui en soulignait la base s'estompait déjà : peut-être n'était-ce qu'un triangle dupliqué par les plis successifs de la feuille mouillée... Quelques chiffres ondulaient ici et là, évoquant autant la houle d'un océan que les dunes d'un désert. Par endroits, des mots tracés d'une écriture de toute façon irrémédiablement illisible accompagnaient ces méandres.

Devenu fou...

Son copain venait de s'agenouiller, sans un mot, les poings serrés, tourné vers le phare, après s'être collé le papier à travers le visage, recouvrant son front, ses yeux, sa bouche...

Fou.

Jak songea, finalement, à lui couvrir les épaules avec sa veste, parce qu'un mauvais rhume contracté de la sorte pouvait se transformer en pneumonie, ou pire, et alors ce seraient des questions à risques, du genre à éviter. Il attendit un moment qu'Anton dît ou fît quelque chose, mais il ne se passait rien, son copain ne sortait pas de sa torpeur. Ce n'était pas trop grave, Jak connaissait les consignes par cœur, elles lui revenaient maintenant qu'ils étaient de nouveau ensemble. D'habitude, ils ne s'attardaient pas plus que nécessaire sur les quais et rentraient chez eux, mais jamais deux nuits par le même chemin. Parfois, ils empruntaient les ruelles mal éclairées, d'autres fois ils longeaient les magasins comme de simples promeneurs. Surtout, ils ne devaient pas donner l'impression de fuir – Anton le lui serinait toujours, ça les rendrait suspects. Mais Anton ne se levait pas, Anton ne faisait rien. Aussi, Jak se décida : il devait soulever son copain, le mettre debout et le forcer à marcher. Il se doutait bien qu'il allait se buter, se débattre, s'agiter, qu'il n'accepterait pas de partir comme ça. Il se campa donc solidement sur ses jambes et exerça une traction lente et régulière, puissante. Anton était plus petit, plus frêle, ce serait facile. De fait, il n'opposa aucune résistance. À la surprise de Jak, il accompagna même le mouvement et se redressa, lui faisant perdre un peu de son assise. N'ayant pas desserré ses poings, sans un mot Anton lui décocha alors un gauche au menton et lui enfonça un direct du droit dans l'estomac.

« Ben quoi, faut rentrer... », marmonna Jak qui ne s'était pas rendu compte du coup au ventre – mais il se tenait la mâchoire et

l'actionnait de gauche à droite comme pour vérifier qu'il pourrait engouffrer son petit déjeuner du lendemain.

«Y a école demain!» supplia-t-il tout en réalisant qu'Anton venait de lui résister, physiquement, pour la première fois.

Du pied, Anton poussa à la baille la caisse de bouteilles qu'ils avaient apportée avec eux. Il ne tenta pas de la regarder disparaître, il chiffonnait tout au fond de sa poche le papier devenu inutile qui avait failli le perdre.

D'un coup de menton, Anton désigna la rue qui menait au centre-ville et Jak se mit en route en pensant que c'était une bonne idée. À la place du marché, ils pourraient se séparer après s'être assurés que personne ne les suivait. Dans un quart d'heure, ils seraient au lit, comme s'ils n'en étaient jamais sortis.

Cette nuit lointaine sur le quai a décidé de son existence. Décidé? Oui, probablement. Car depuis, les mensonges du vieil historien – affabulations, élucubrations et autres divagations éthyliques – pimentent ses souvenirs et modèlent ses plans. L'ivrogne parvenait à rendre ses histoires si convaincantes que même sa raison, pourtant prudente, n'a su le dissuader de préserver une sorte d'espoir: « Et si c'était vrai? » L'argument demeure évidemment indéfendable, fût-il abordé sous la simple logique spéculative, mais le doute insinué ne réclame nulle prise tangible pour subsister. « Et si c'était vrai? » Cette question, il l'a toujours perçue comme une nostalgie confuse, étroitement associée à ce que le mot « trésor » éveille instantanément en chaque enfant et qui ne signifie plus grand-chose une fois adulte. Sauf pour lui.

Incorrigible imaginaire...

Ainsi est-il devenu le « commandant Petrack ».

Depuis combien d'années ne l'a-t-on pas appelé autrement?

Renversant la tête sur le cuir de l'épais dossier de son vieux fauteuil rouge, il respire profondément, les yeux fermés, puis se redresse, rouvre ses paupières et prononce mentalement son prénom: « *Anton* ». Alors, le fameux explorateur, l'aventurier médiatisé, généreux mécène et grand découvreur, se revoit aussitôt, enfant, le nez plongé dans son livre favori, qu'il ne cessait de relire en secret. La couverture élimée, rouge sale et rugueuse, reposait sur ses deux jambes nues, incroyablement fines, décharnées, et courtes, bien trop courtes pour son âge – il le savait et en souffrait, il n'y pouvait rien. *L'Histoire mondiale de la piraterie*, illustrée de vingt planches originales gravées sur bois,

pesait plus de deux kilos et demi ; ses jambes croisées luttaien pour maintenir la juste inclinaison.

Le commandant sent son torse se balancer en avant, comme il le faisait alors sous la tension de la lecture, grognant ou gémissant une berceuse dénuée de paroles et rythmée par les seules fins de lignes, hochant en cadence la tête en signe d'approbation – ou rituel d'appropriation. Plus tard, bien des années après, il adoptera sciemment cette technique de concentration, qui l'aide à organiser sa pensée, tout en parvenant à limiter le mouvement à d'imperceptibles oscillations du chef.

Quel âge avait-il quand ce livre comptait tellement dans sa vie, sa toute jeune vie ? Ils venaient de découvrir l'autre cave ; Jak a emménagé en cinquante-neuf : Anton avait donc dix ans. Il avait été conçu en plein conflit avec le Kominform mais, bien que membres du Parti communiste yougoslave, ses parents n'avaient nullement pris part aux événements. Des magazines affirmaient le contraire ; il déniait l'information en jouant le modeste ; chacun en concluait ce qu'il voulait... – on ne fabrique pas une légende sans mystère.

Non, ils ne disaient pas la cave, à cette époque. Comment l'appelaient-ils ? La cachette ? Le repaire ? La caverne ?

La visite impromptue de la jeune femme vient de tout changer – comme si soudain, alors que vous marchez à travers une ville depuis si longtemps que vous pensez vous être égaré, vous retournant à nouveau en quête d'un indice quelconque, vous réalisez que ça y est, que vous êtes arrivé, que vous avez atteint l'endroit tant attendu, celui-là même qui, dans votre jeunesse, vous a incité à *partir*...

Ainsi, un demi-siècle plus tard, dans son bureau cossu de Portland, Maine, le commandant laisse sa tête s'agiter verticalement. Trois ou quatre ballottements suffisent pour retrouver et ouvrir le bon compartiment de sa mémoire. La *grotte*... Oui, bien sûr, ils disaient : « la grotte aux trésors ».

Tout avait commencé avec le nouveau. En pénétrant dans la classe, en compagnie du directeur qui devait se tenir encore plus droit que d'habitude pour le dépasser d'une courte tête, la nouvelle recrue avait provoqué le silence – sa masse en aurait imposé à des écoliers âgés de trois à quatre années de plus. « Choisis-toi une place », lui avait dit le maître d'une voix accueillante. Il en restait une au premier rang, mais s'il la vit, le nouveau ne considéra pas une seconde qu'elle pouvait le concerner. Ses yeux portèrent au plus profond de la classe, dans

l'angle diamétralement opposé, près d'une haute fenêtre qui donnait sur les arbres. En hiver, on pouvait apercevoir l'Adriatique, sans être jamais tout à fait certain de distinguer le ciel de la mer.

Anton y occupait seul la dernière table. Il appréciait cette mise à l'écart, de nombreux rangs masquaient ses erreurs. À l'écrit ou au tableau, ce n'était pas difficile de passer pour un élève moyen, mais dans l'enthousiasme d'une nouvelle leçon, il se trahissait souvent. Même s'il allait rarement jusqu'à lever la main, son coude esquissait trop volontiers le geste.

« Jakova », lui dit le nouveau sans desserrer les dents ni même le regarder, mais en prenant toute la place à côté de lui. Une montagne, pensa-t-il – une montagne avec de petits yeux fuyants, tel un dieu de l'Olympe inquiet, descendu parmi les hommes, qui ne sont que des nains malins, des diabolins hystériques... Anton refoula cette distraction qui l'entraînait encore vers *l'autre côté des choses*, cette dimension méconnue et familière qu'il n'explorait qu'en solitaire et qui le *débordait* encore trop souvent. Il se ravisa pour en déduire que Jak et lui allaient s'entendre : ils étaient voisins de banc ; ils s'aideraient mutuellement. Plus aucun enfant n'oserait l'attaquer...

Depuis toujours, Anton attribuait à sa petite taille et à sa stature malingre l'origine de tous ses tourments. C'est un fait que ni enfants ni adultes ne croyaient à son âge : tous lui accordaient une bonne année de moins qu'en réalité, et il en soupçonnait beaucoup de lui en retrancher deux. En classe, il se retrouvait parmi de faux grands qui le traitaient comme un gamin – alors que son intelligence, dévoilée, lui aurait assuré la place de premier. C'était une faiblesse contre laquelle il ne pouvait rien, sinon masquer toutes ses singularités, gommer chaque saillie distinctive de son caractère. Car si, non content d'être le plus chétif – la proie désignée –, il avait laissé ses véritables facultés – sa supériorité – le signaler à la vindicte, que serait-il advenu de lui dans cette jungle régie par les poings ? Faux crétin et vraie victime, il se taisait, encaissait en silence, acceptait son sort sans même une plainte. Il ne pleurait pas, ne criait pas, ne dénonçait pas. Qui aurait redouté de s'en prendre à lui ?

Pour survivre, il devait disparaître, devenir *invisible*. Sa lâcheté l'écœurerait. Que pouvait-il tenter d'autre ? Cette tactique l'avait conduit à cultiver jusqu'à la vanité sa capacité à se faire oublier, à se fondre aux autres, à être neutre et fade, absent. Sa couardise ne lui

apparaissait alors plus si méprisable, puisqu'elle avait révélé et discipliné ce pouvoir, cette presque magie, le secret de l'invisibilité...

L'arrivée du nouveau allait changer tout cela. Jak redoublait, ce n'était visiblement pas la première fois. Ses parents s'installaient en ville, il n'avait donc pas encore d'amis. L'aider, le guider, telles étaient les clés de sa protection.

« Bien sûr... Voyez-vous ça! » Hélas, le maître n'était pas dupe et le directeur acquiesçait comme s'il venait de gagner un bon point. « Allez, au premier rang. Tout de suite. Laisse donc M. Anton s'adonner à ses flâneries lunaires, et viens par ici que je t'aie à l'œil. Là-bas, tu es beaucoup trop loin pour que je te voie, ou alors... pas encore assez gros... »

Jak n'avait pas hésité une seconde: il avait mêlé son rire à celui des autres. En extirpant sa masse de la tubulure étriquée du banc soudé à la table, il en avait tant rajouté que les cancre notoire, qui s'alignaient au pied de l'estrade et qui pouffaient avec le maître, commençaient à s'interpeller du coude en désignant ce colosse bonhomme. Anton réalisa ainsi qu'il n'était pas le seul à envisager le bénéfice à retirer de la camaraderie du nouveau.

Chaque matin, c'était rapidement devenu un rituel, une dizaine d'élèves se pressaient désormais autour du nouveau devant les grilles de l'école. Jak faisait le pitre, se mettait en scène ou parodiait les dernières péripéties de ses parents, exagérant ses pantomimes, répétant plusieurs fois celles qui plaisaient, s'essayant de temps en temps aux calembours. L'histoire du rhum volé lui servait le plus souvent de prétexte, il la commentait comme un feuilleton radiophonique. Son public l'encourageait au ridicule, échangeant des œillades quand il accédait à leur attente, incapable de ne pas aller trop loin. Jak pérorait, radieux. Anton l'observait, *invisible*.

Souvent, Anton souhaitait intervenir, puis y renonçait – Jak ne s'était présenté à lui que le premier jour, et il ne semblait plus s'en souvenir, il l'ignorait.

Les parents de Jak venaient d'acquérir un restaurant qui se trouvait à égale distance du port et de la place du marché, mais légèrement à l'écart du trajet que l'on empruntait généralement pour rejoindre l'un ou l'autre. Sans s'y bousculer, la clientèle ne manquait pas, peut-être en raison de la discrétion relative offerte par cet emplacement et des prix raisonnables qui en découlaient. Grâce au relief des collines, les fenêtres de l'établissement donnaient sur l'Adriatique, atout que

les nouveaux propriétaires estimaient pouvoir mieux exploiter que leurs prédécesseurs. Ce dénivelé permettait également de disposer d'une grande cave, susceptible d'accueillir en quantité et au meilleur coût toutes sortes de réserves, avantage appréciable sur la concurrence située au niveau de la mer. Cette possibilité avait été négligée jusqu'alors, comme en témoignait la mauvaise organisation de la cave. Mais, en déblayant les tonneaux empilés qui en tapissaient le fond, ils avaient découvert que ce désordre occultait une porte basse, et que celle-ci menait à une seconde cave, plus petite. Immédiatement baptisée la « petite cave », elle abritait trois hautes et larges barriques, hissées sur de courts trépieds. Occupant plus de la moitié de la pièce, elles ressemblaient davantage à des cuves de brasserie qu'à des fûts d'une cave à vin conventionnelle, mais elles contenaient, en abondance, un alcool exotique, du rhum, hélas un rhum des plus exécrables.

La petite cave avait-elle été dissimulée en raison de l'origine frauduleuse de la marchandise qui s'y trouvait stockée – une vraie fortune – ou par dépit ? Délaisser une telle quantité d'eau-de-vie à si fort potentiel n'était pas envisageable et le restaurateur avait cherché de quelle manière la sauver. En ajoutant de l'alcool pur, en s'inspirant des spiritueux traditionnels, en laissant macérer quelques plantes amères, ou du gui, ou de la caroube, ou du génépi, ou de la prune, voire un peu de tout cela, il avait fini par obtenir quelque chose d'âcre et de coriace, sorte de tord-boyaux aux relents de rhum, qu'il avait présenté à sa clientèle sous différentes appellations pittoresques, et dont elle s'était vite lassée. En fait, personne n'en avait accepté une seconde fois... Cet échec avait chagriné l'aubergiste : que pouvait-il faire ? Sacrifier un tel trésor pour récupérer l'usage de ces immenses citernes ? Brader ses prix au risque de gâcher sa réputation naissante ? Ou bien adopter la philosophie de son prédécesseur, en abandonnant purement et simplement l'eau-de-vie trafiquée, là où elle se trouvait et en l'état, renonçant du coup au rhum, aux cuves et même à la petite cave ? De temps à autre, ce bénéfice qui lui échappait le tourmentait assez pour le conduire à tester le vieillissement de ses mélanges, sans jamais parvenir à en tirer un nouvel espoir.

Ce fut à l'occasion d'une de ces inspections, devenues routinières, qu'il remarqua que le niveau de la cuve centrale baissait plus vite que de raison. Il sonda à plusieurs reprises les trois barriques, mais seule celle-ci se vidait, sonnait plus creux à chaque visite. Pas de beaucoup,

mais assez pour l'inquiéter. L'aubergiste vérifia qu'elle ne souffrait d'aucune fuite, il s'assura qu'aucun client n'avait commandé de sa mixture ces derniers jours, il inspecta robinet et couvercle – et dut se rendre à l'évidence : quelqu'un sirotait l'infâme tord-boyaux à son insu.

Quelque temps, les deux époux se suspectèrent mutuellement, mais leur surveillance réciproque ne modifia en rien ces disparitions discrètes et quotidiennes.

Pour atteindre le fût, il fallait à ce mystérieux voleur franchir quatre portes bien gardées. D'abord celle de l'entrée du restaurant, toujours surveillée par l'un ou l'autre ; ensuite celle de la cuisine, verrouillée quand la pièce n'était pas occupée ; puis celle de la grande cave, dont l'unique clé était cachée derrière une réserve à farine ; et, enfin, celle de la petite cave, la seule à être démunie de serrure. Impossible d'opérer de jour sans se faire immédiatement remarquer. La chambre parentale donnant au-dessus de la cave principale, dont elle n'était séparée que par un simple plancher aux lames mal jointes, toute intrusion nocturne était vouée à l'échec.

Qui les délestait ? Qui ingurgitait ce rhum ? Et surtout : comment s'y prenait-il, presque chaque jour, pour atteindre la barrique et ne laisser aucune trace de son passage ? Jak répétait quotidiennement ces questions et surenchérisait sur l'obsession de ses parents. La dernière en date remontait à une semaine : ils avaient percé le couvercle de la barrique pour y installer une jauge, confiant à leur fils unique le soin de descendre le matin relever son niveau. Par jeu, l'enfant attisait volontiers leur agacement en exagérant le préjudice des prélèvements ; puis il s'empressait de rejoindre la grille de l'école pour épater les autres.

Un matin, tandis qu'il venait de s'infiltrer parmi les adulateurs du fils de l'aubergiste, Anton s'était soudainement écrié : « J'ai trouvé ! »

L'exclamation lui avait totalement échappé. Et elle représentait bien imparfaitement ses pensées – lesquelles, à son habitude, fusaient dans tous les sens. Ainsi, en cet instant, il jouait une fois de plus avec l'idée que les dieux de l'Olympe avaient lâché ce rejeton balourd et vantard parmi les homoncles et, lui ayant dissimulé le secret de sa nature divine, ils se raillaient de ses vains efforts pour séduire ceux qu'il pouvait vaincre. Il songeait par ailleurs que, par un retournement singulier, en se moquant de ses parents, Jak faisait rire de lui. Il réfléchissait aussi au fait que ce costaud n'usait pas de

son meilleur argument pour s'imposer, ses poings, et s'en étonnait, et s'interrogeait aussi sur les raisons de cette retenue – encore qu'il pût s'agir d'un calcul, encore que cela fût peu probable. Quelque part, Anton relevait également que tout les opposait, tant sur le plan physique que dans leur volonté de s'exhiber ou de se cacher, et que ces différences les rapprochaient finalement. Mais, parallèlement, une autre partie de son cerveau élaborait une théorie plaisante, relative à un voleur, particulièrement audacieux et habile, qui s'introduisait chaque jour dans l'auberge, sous un déguisement différent et parfaitement réussi, et qui dérobaît, à la barbe de ses parents, juste un peu de ce mauvais rhum, moins pour le profit que pour l'exploit et ses délicieux frissons...

Un. Ayant crié, Anton venait de révéler sa présence. Les autres, étonnés de le découvrir parmi eux, ne l'oublieraient pas de sitôt.

Deux. Le sourire annoncé sur la commissure des lèvres de certains, simple esquisse frémissante pour le moment, présageait l'espoir partagé d'assister à une démonstration édifiante : le nouveau n'avait toujours pas usé ses poings sur le tendre visage du petit Anton, une négligence à réparer au plus vite...

Trois. Ayant parlé, il ne pouvait s'esquiver.

Quatre. Que dire ?

« J'ai résolu l'énigme. »

Cinq. Comment avouer publiquement l'enfantillage du cambrioleur rocambolesque qui venait de le trahir ? Il se sentait davantage disposé à inventer une formule pour remonter le temps.

Cinq bis. Comment s'y prenait-il pour se retrouver si régulièrement dans cette situation ? Par étourderie, par précipitation, par enthousiasme, à un moment ou à un autre, inévitablement sa fantaisie l'emportait, mettant à nu les inventions de son esprit, son immaturité, son infantilisme. Pas une résolution, pas une promesse n'y résistait, il finissait toujours par se laisser *déborder* par ses embardées délirantes...

Cinq ter. Jak allait le corriger. Il avait un peu froid. Il ne voulait pas s'y résoudre.

« Voilà. »

Six. Gagner du temps, d'accord : bonne idée. Il devait continuer à parler – mais la ronde accusatrice de sa logique analysait sa faiblesse

et, tant qu'il n'aurait pas déroulé l'idée jusqu'à sa fin, il demeurerait incapable d'ajouter autre chose qu'une cacophonie d'onomatopées.

Sept. Jak commençait à sourire. Et son incroyable masse à dodeliner.

Huit et ainsi de suite : l'invisibilité n'est qu'un palliatif, pas un remède ; chaque ruse découvre une faille nouvelle ; impossible de s'en sortir seul ; la solution n'est pas dans le repli, mais dans l'ouverture, dans l'ailleurs...

Neuf. Jak était-il cet ailleurs ?

« Qui pourrait sérieusement envisager un cambrioleur duper ainsi tes parents, jour après jour ? Ça ne tient pas debout ! Ils le reconnaîtraient, depuis le temps, forcément. Et même si ce truand maquillait chaque fois son visage et endossait mille accoutrements, ce serait encore impossible ! Cela fait trop longtemps que tes parents surveillent l'accès à la cave. Si rusé, intrépide et talentueux puisse-t-on l'imaginer, un tel voleur ne passerait pas.

— Ben oui, c'est impossible », acquiesça Jak en haussant mollement les épaules.

Dix. Ce scénario fautif écarté, Anton se félicita d'avoir marqué des points – Jak était passé de la silhouette du poids lourd à celle du balourd. Ce répit, il pouvait peut-être le mettre à profit pour pousser plus loin son avantage, en convoquant sa fantaisie pour égrener conjectures et solutions, en procédant par élimination. Au pire, il laisserait l'impression d'avoir vraiment essayé de l'aider...

« Et tes parents ont déjà pensé chacun que c'était l'autre qui buvait en cachette, enchaîna-t-il, c'est bien ce que tu as dit ?

— C'était drôle... Ils s'épiaient et se disputaient à tout bout de champ pour savoir où l'autre était passé, combien de temps il lui fallait pour aller chercher des patates à la cave ou pour...

— Ça, l'interrompt Anton, ça ne marche que si un seul boit en cachette. Mais les deux ?

— Les deux ?

— Oui ! Cela expliquerait l'ampleur du prélèvement. Et tu le dis toi-même : ton père comme ta mère ont d'excellentes raisons de se rendre seuls à la cave, plusieurs fois par jour. Par contre, imagine que l'un rapporte la preuve que l'autre en fait autant : en l'accusant, en l'obligeant à arrêter, il se condamnerait à arrêter, lui aussi.

— Tu veux dire qu'ils n'ont pas intérêt à...

— Exactement ! Cependant... Cependant, hélas, si l'idée est

séduisante, et encore plus amusante, c'est vrai, elle n'est pas vraisemblable. Je suis désolé, mais ils sont hors de cause, dans tous les cas, et selon le même principe : si un voleur en surprend un autre lui brûler la politesse, il ne prévient pas la milice. Il se tait, il attend et se sert une fois la place libre... Tes parents ne sont pas dans le coup.

— Ah... Mais, ça, on le savait déjà. »

Anton se contenta d'approuver de la tête, et Jak sembla s'en satisfaire. D'autres idées s'annonçaient, il devait juste faire le tri, ne garder que les hypothèses les plus plausibles, domestiquer ses débordements...

« Tes parents emploient un cuisinier, une serveuse ?

— Non. Un jour, sûrement. Là, c'est encore tôt. C'est cher, une auberge. »

Anton hocha la tête et s'essaya à une moue comme lorsque le maître méditait un exemple.

« Alors, si le voleur ne vient pas de dehors, si ce n'est ni l'un ni l'autre de tes parents...

— C'est ça qu'on cherche...

— Mais la réponse est évidente : un jour ou l'autre, ils finiront par penser que c'est toi !

— Non ! Je suis bien trop jeune...

— Toi ! Non, pas toi... Moi, je fais jeune. Je suis petit, pas assez de muscle, si pâle qu'on me demande tout le temps si je ne couve pas un rhume. Mais pas toi... Regarde-nous : on a presque le même âge, mais tout le monde te donne trois ans de plus ! Au fait, à quel âge as-tu bu ton premier fond de verre, tu sais, en cachette, au restaurant, quand tu débarrassais une table ?

— Euh, il y a trois ou quatre ans...

— Tu vois ! Tu crois sérieusement que tes parents ne se sont jamais doutés de rien ?

— Peut-être, mais...

— Avec ta stature, tu pourrais avaler un verre de rhum sans broncher ! Tu le sais, non ?

— Oui. Enfin, peut-être... Mais...

— Et tu les crois aveugles, tes parents ? Tellement attendris par leur tout joli chéri-chéri qu'ils ne le soupçonneront jamais de leur voler un peu d'argent dans la caisse, ou des gâteaux de la réserve ?

— C'est pas ça, mais...

— Ni boire un tout petit verre ? De temps en temps. Quel mal y

aurait-il, finalement ? Il est invendable ce rhum. Où est le préjudice ? Et puis, est-ce vraiment du vol ? Après tout, tu es leur fils, c'est un peu comme si tu étais aussi propriétaire de l'auberge, tu ne crois pas ? Tu l'as bien goûté, non ?

— Juste une fois !

— Tu vois : tu viens de me l'avouer en deux minutes. Combien leur en faudra-t-il, le jour où ils oseront te soupçonner ? Ils le tiennent déjà, leur coupable.

— Oh... »

La lèvre ramenée en accent circonflexe à s'en chatouiller le nez, Jak mordillait son index tout en se balançant longuement sur ses jambes.

« Nous devons trouver ce qui se passe... C'est ta seule chance, Jakova. »

Anton avait hésité à ajouter le prénom à son avertissement, surtout assorti d'un « nous » aussi grandiloquent, mais cela avait marché. Les yeux de Jak s'étaient rétrécis au fur et à mesure de l'énoncé de la menace, puis ils s'étaient ouverts, ronds, attentifs, déjà reconnaissants.

« En plus, si c'est toi qui déniches le coupable, tes parents seront fiers de toi... »

Anton ménagea une courte pause, puis ajouta enfin : « Tu mériterais même une récompense pour ça... »

— Ils pourraient me donner une pièce. Enfin, peut-être pas... Mais, peut-être oui. »

Anton s'était abstenu d'ajouter quoi que ce soit, laissant à Jak le soin de réaliser quel indispensable allié il pouvait devenir. Quant à lui, il savait qu'il avait trouvé son protecteur. Ses ennuis s'achevaient.

Le commandant se souvient distinctement de la sensation de soulagement qui avait accompagné ce moment. Par la suite, plus aucun écolier n'avait osé l'importuner, même en l'absence de Jak, dont on redoutait les représailles. Cette immunité restait donc liée à l'amitié reconnaissante de Jak et ne résultait pas de la disparition de sa propre lâcheté, mais elle devait cependant l'aider à ne plus se considérer en victime – il équilibrerait désormais sa faiblesse par son intelligence. Tout un processus s'était enclenché ce jour-là, pour un rien, sans tralala ni en se référant à une savante théorie, mais, paradoxalement, juste en riposte d'une bêtise infantile. Il n'avait rien décidé, uniquement réagi, acceptant, sans le savoir encore, de simplement grandir.

« Grandir... », répète-t-il.

Grandir s'était imposé sous cette forme particulière : la faculté d'inventer des stratégies de compensation. À dix ans... Une adaptabilité fondée sur l'analyse, qui le façonnerait dès lors et sans discontinuer. Don ou malédiction ? Les autres sont-ils si différents ? « *C'est ce qui m'a fait...* » Ce soir, ses ordres donnés, le commandant Petrack savoure le souvenir de cet enchaînement, un vieux rhum ambré à la main, calé dans un impressionnant fauteuil en cuir rouge.

Anton n'avait pas pleinement goûté sa première victoire. S'il s'était découvert bon comédien, il devait se reconnaître piètre détective – bien qu'il affrontât l'énigme de la chambre close, dont d'innombrables variantes hantaient déjà davantage de romans policiers qu'il ne pourrait jamais en lire... Cependant, pour sceller le pacte qu'il venait de signer avec son nouvel allié, ne devait-il pas résoudre cette histoire insensée ? Quelles étaient ses chances, alors que Jak et ses parents avaient échoué ? D'autant que rien ne contredisait sérieusement l'hypothèse qui plaçait Jak en tête de la liste des suspects. Trop chercher ne reviendrait-il pas à accabler son protecteur ? Cette perspective l'amena à considérer que son véritable objectif ne consistait plus désormais à élucider cette affaire, mais seulement à disculper Jak.

« Tu as bien dit que la porte de la petite cave est la seule à ne pas fermer à clé ?

— C'est exact.

— Demain, je t'apporte un cadenas. On le posera ensemble, sans rien dire encore à tes parents. Et on verra bien ce qui arrivera. Si les prélèvements s'arrêtent, c'est que le voleur passait par là.

— Tu crois que ça marchera ?

— Tu as une meilleure idée ? »

Deux jours passèrent sans que la barrique subît aucun prélèvement. Anton redoutait que l'échec de sa démonstration, ou simplement sa lenteur, conduisît le fils de l'aubergiste à le mépriser ; au contraire, Jak recherchait sa compagnie et partageait, sinon ses inquiétudes, du moins la nervosité confuse qu'elles alimentaient. Le troisième matin, deux litres manquaient enfin... Jak n'en semblait pas tellement satisfait.

« On saura jamais qui c'est, se désola-t-il.

— Tu penses à la récompense ?

— La pièce ? J'aimerais bien... Tu les connais pas, mes vieux... Ça, ils en parleront, mais pour ce qui est de lâcher...

— Alors, victoire ! T'es pénard...

— Comment ça ?

— Si tes parents te soupçonnent, on leur refait le coup du cadenas, dont ils gardent toutes les clés. Et toi, tu es mignon tranquille tout beau comme un nouveau-né !

— C'est vrai, ça... Je suis pénard... T'es un vrai pote, mon pote. »

« Mon pote... » Ce revirement dépassait toutes les ambitions d'Anton : il avait manigancé pour un garde du corps, Jak se voulait son ami.

L'énigme demeurait entière, et renoncer à la résoudre lui coûtait, mais Jak n'en parlait plus, sinon pour briller dans la cour de récréation, comme avant – sauf qu'Anton se tenait maintenant à ses côtés et ne se cachait plus.

Anton entreprit de cultiver l'amitié de Jak en le raccompagnant après l'école jusqu'au restaurant. Pour ne pas se séparer aussitôt, ils traînaient ensemble dans la ruelle qui contournait l'établissement, paraissaient près de la margelle du puits où l'on venait encore puiser de l'eau. De temps à autre, contre une pièce ou deux, certains voisins, surtout de vieilles gens, confiaient à Jak la tâche ingrate de tourner la manivelle pour remonter de quoi remplir deux grands seaux – vingt-sept tours, avait-il compté, pour chaque voyage du petit récipient cabossé qui brinquebalait au bout de sa longue corde rêche, et il fallait le faire quatre fois pour mériter salaire. Le gain était ridicule, mais il représentait son unique argent de poche.

Anton ne lui était d'aucun secours dans cette tâche de forçat, mais il inventa un jeu du caillou plus amusant que ceux que pratiquait Jak jusqu'alors. Anton lançait des galets, qu'il allait chercher parfois à la plage, en oblique dans le puits, comptant le nombre de ricochets jusqu'au plongeon final. À condition de choisir une pierre suffisamment ronde, de l'envoyer selon un angle assez aigu et avec force (tout résidait, en fait, dans le mouvement du poignet, mais cette astuce ménageait à Anton un certain avantage sur Jak qui n'employait que ses muscles), il pouvait atteindre trois, voire quatre rebonds sonores.

Jusqu'au jour où, après une ou deux semaines de jeu, sa pierre n'émit aucun son. Rien. Ou peut-être un petit bruit mat, mais comment en être sûr ? Ils s'attendaient à tout autre chose et n'avaient prêté l'oreille que pour dénombrer les ricochets. En tout cas, aucun rebond ne s'était produit, pas même l'inévitable « plouf » qui marquait trop vite

la fin du jeu. La pierre n'était donc pas tombée – elle était restée prisonnière du puits. Ils se penchèrent tous deux pour en scruter le fond, en vain.

« Attache-moi ! » ordonna Anton. Jak n'hésita pas une seconde, libérant le vieux seau pour ficeler son camarade d'un seul tour au niveau de la ceinture. Anton s'accrocha des deux mains à la corde et Jak le fit descendre.

« Là ! » cria-t-il après dix-huit tours de manivelle.

— Quoi ?

— Une porte d'un côté et un tunnel de l'autre ! Remonte-moi ! »

Jak le hissa tout en le questionnant et continua de l'interroger tandis qu'Anton, toujours prisonnier de la corde qui lui cisailait les aisselles, pendouillait au centre du puits.

« Il nous faut une torche, décida Anton, pour voir jusqu'où ça va. J'ai balancé une caillasse par l'entrée du tunnel, elle a bien fait dix ou quinze mètres !

— Il est grand, le trou ?

— Assez pour s'y tenir debout. Toi comme moi, précisa-t-il.

— Et de l'autre côté, t'as vu une porte ?

— Sûr qu'elle donne chez toi !

— La petite cave ne va pas si loin ! Et elle n'a qu'une entrée. Regarde où s'arrête le mur, lui dit-il en montrant d'une main le restaurant.

— Sors-moi plutôt de là, on mesurera plus tard... »

Effectivement, du puits au bâtiment ils comptèrent sept pas – cinq mètres au moins, estimèrent-ils.

« Il doit y avoir une autre pièce, ou une sorte de couloir, présuma Anton. Quelqu'un passe par le tunnel – j'ai vu une grosse planche, assez longue et solide pour faire une passerelle par-dessus le trou. Il la glisse à travers le puits et regagne la petite cave pour piquer le rhum. Il y a une porte secrète... »

— Une porte invisible !

— Pour nous, oui. Parce que nous ne savons pas qu'elle existe. Ou plutôt, parce que nous savons qu'elle ne peut pas exister ! Il faut retourner dans la cave et faire le chemin à l'envers !

— Demain matin. Quand mes parents seront au marché.

— On a école, demain !

— Et alors ? »

La repartie de Jak laissa Anton interloqué : lui-même n'avait encore jamais séché l'école et il n'envisageait pas une telle décision arrêtée

dans l'instant, sans la moindre tergiversation. Jak ne se posait pas ce genre de problème.

« Et pourquoi demain ? ne put s'empêcher de demander Anton.

— Qu'est-ce qu'ils vont dire, mes parents, si on ne trouve rien ? Et puis, reprit-il après un instant, on ne sait pas ce qu'on va trouver. »

Anton ne comprenait rien à ce raisonnement ; si Jak avait quelque chose en tête, pourquoi ne pas le lui dire tout de suite, tout simplement ?

« Si on ne trouve rien, insista Jak, ils vont m'engueuler après : t'emmener fouiner comme ça, partout, chez nous... »

Sur ce point, Jak avait évidemment raison : ses parents ne manifestaient aucune sympathie à l'égard d'Anton, bien que ses propres parents ne le traitassent pas vraiment autrement... Et puis, ignorant tout du battage que leur fils en faisait chaque matin, ils préféreraient le tenir à l'écart de leur eau-de-vie d'origine douteuse,

« Mais si on trouve ? Écoute, Jak, avec cet indice, on va trouver !

— Et si ça rate ?

— La porte existe ! Il y a forcément quelque chose...

— S'il y a quelque chose, rien ne presse pour leur dire.

— Mais si tu empêches le voleur de revenir, tenta encore Anton, ils vont être fiers de toi ! Peut-être même te la donner, ta récompense !

— Non. »

Non, pas de récompense, ou : non, il ne faut rien dire à mes parents ? Anton estimait leur complicité trop récente pour l'autoriser à l'interroger davantage, bien qu'il lui brûlât de prolonger l'aventure que représentait la découverte de passages secrets au fond d'un puits – qui sait où ce tunnel conduisait, vers quelles cachettes, quels repaires de pirates... Et puis, Jak faisait une drôle de tête, et il dansait sur ses pieds. Ses lèvres bougonnaient un monologue inaudible pendant que ses yeux, mi-clos, slalomaient tout autour de lui. Cette attitude valorisait sa carrure, peut-être parce que son visage adoptait des expressions de menace : il balançait la tête sur un côté, par à-coups, comme un boxeur. Sa force semblait décuplée, prête à exploser, avec ou sans raison. Cependant, Anton ressentait moins cette puissance que la vulnérabilité de son nouvel ami. Jak s'énervait tout seul contre une idée – un souvenir, une crainte ? – et se renfrognait, inaccessible et dangereux, incroyablement fragile...

Pourquoi avait-il dit non ? Non à quelle perspective ?

N'importe quelle contrariété pouvait-elle le plonger dans cet état ?

La bonne question à se poser ne devenait-elle pas : qu'est-ce qui pourrait alors le retenir ?

« Je reviens demain, se décida Anton. Dis-moi à quelle heure je dois être là.

— Je sais pas, moi ! Quand ils seront au marché !

— D'accord, je guetterai. À demain. Ils ne sauront rien. »

Anton ne demanda pas son reste, il s'empressa de mettre de la distance entre lui et son ami, en veillant toutefois à ne pas lui donner l'impression qu'il fuyait. L'essentiel, c'était que Jak ne le considérât pas comme un pleutre, qu'il sût qu'il s'éloignait pour respecter son désir de solitude. Oui, il penserait qu'Anton s'était montré sensible et compréhensif : Jak devait résorber sa crise en s'isolant et Anton l'avait ressenti et exaucé... Il avait agi en ami, pas en pleutre.

Après quelques pas, il concluait que son attachement à Jak stigmatisait l'étendue de sa propre fragilité – plus besoin de cultiver l'*invisibilité* depuis qu'il se cachait dans l'ombre de son protecteur... Inutile de se voiler la face : il demeurerait un faible. Était-il ce qu'il convient d'appeler un lâche ?

Le commandant soupire au souvenir de cette question, torture alors si familière. Il pardonne volontiers au petit Anton d'user de toutes sortes de stratagèmes pour éviter de se battre, conscient, aujourd'hui, des capacités conceptuelles que ces feintes répétées ont aiguës ; mais l'accepterait-il de son propre enfant ?

« Je n'ai pas d'enfant », se surprend-il à se répondre à haute voix. Aussitôt, il analyse ce qui conduit les pères à encourager leurs fils à résister, à faire front, à riposter, et non à biaiser et esquiver, à leur faire l'éloge de la stratégie prudente qu'eux-mêmes s'empressent d'adopter une fois adultes ; et il pense à son père dont il a vainement attendu l'appui – un père comme tous les autres l'aurait incité à encaisser les coups et à les rendre. En aurait-il été changé ?

Le lendemain, Jak l'attendait sur le seuil du restaurant. Il semblait avoir tout oublié de sa crise, ou bien cela ne comptait pas pour lui. Anton n'y fit pas allusion. En grandes enjambées, ils traversèrent la vaste salle à manger dont les volets demeureraient clos jusqu'au retour du couple ; puis la cuisine déserte aux fortes odeurs d'épices, de pain vieux et de graisses cuites ; ils descendirent enfin les marches de la grande cave, se gardant de refermer la porte derrière eux afin de laisser pénétrer un peu plus de lumière que ne prétendait en assurer l'ampoule nue qui pendait au milieu de la pièce. Puis, ils franchirent la porte basse de la petite cave, plongée dans une obscurité totale. Jak dénicha à tâtons la torche électrique posée sur la première contre-marche, déclarant qu'ils ne pouvaient maintenir cette porte ouverte en raison des rats. Anton se réjouit que son ami n'ait pas fait tomber la lampe douze marches plus bas, il n'apprécierait pas de se lancer à sa recherche dans ce bric-à-brac sans rien distinguer...

Quelques jours plus tôt, ils avaient déjà exploré secrètement la petite cave, pour ce qu'il avait appelé « les besoins de l'enquête », juste une fois et sans trop s'appesantir. Comme il pouvait s'en douter, la pièce, tout en longueur, ne comportait qu'une seule et unique issue, juchée au sommet de cet escalier de meunier, lequel s'adossait contre la paroi où se trouvaient les tonneaux. Ils avaient alors rapidement examiné le robinet de la barrique, qui ne présentait aucune trace d'usage récent : qu'avait-il besoin d'apprendre de plus à ce moment-là ?

Maintenant, Anton savait qu'une ouverture secrète débouchait nécessairement sur cette cave et il lui fallait découvrir un passage que ni Jak ni ses parents n'avaient jamais soupçonné. Hélas, les trois

barriques s'appuyaient justement contre le mur qui donnait vers le puits, et un nouvel examen confirma l'évidence : il n'y avait de place pour aucune porte ou fenêtre.

À regret, il admit qu'il devait donc se diriger précisément là où personne ne s'aventurerait volontiers, vers le côté le plus improbable, dans le recoin le moins engageant de cette sinistre cave, vers le mur du fond.

Ce territoire dessinait un îlot aveugle : un enchevêtrement exigü de caisses et de tonnelets, de sacs déchirés et de vieilles casseroles, de pots ébréchés et d'autres choses sans plus d'identité, tout cela formait une forêt hostile où des rats obèses disputaient chaque parcelle à des araignées centenaires. Anton s'en approcha autant qu'il le jugea utile, estimant la lumière incertaine de la petite torche bien suffisante pour ne pas avancer davantage.

Le capharnaüm ne présentait aucune faille évidente – si quelqu'un avait traversé cette zone infecte pour atteindre la réserve de rhum, régulièrement et depuis des semaines, il aurait nécessairement laissé une empreinte visible dans la crasse moisie et terreuse qui recouvrait le sol. Celui-ci ne témoignait d'aucun passage – ils échangèrent un regard, à la fois déçu et soulagé.

Ils délaissèrent les rats inquiets et les araignées maussades pour se tourner vers le mur qui faisait face aux barriques. Trois rangées de planches, qui paraissaient plus épaisses en raison de la couche de poussière qui s'y entassait, le parcouraient sur toute sa longueur, jonchées de tant d'ustensiles et de caisses que cet amas doublait littéralement l'épaisseur du mur, de bas en haut. Comment ménager une porte secrète dans une cloison barrée par trois étagères aussi surchargées ?

« Mais que je suis bête ! » s'exclama Anton.

Il fit demi-tour et contempla les barriques.

« Le puits est bien de ce côté-ci, non ?

— Oui. Enfin, je crois. »

Anton fit un pas en arrière pour examiner le mur dans son ensemble.

« Regarde, Jak. Ici, l'escalier touche le mur, alors que, dans la grande cave, il débouche au centre.

— C'est pour ça qu'on l'appelle la petite cave.

— Mais elle pourrait être aussi grande que l'autre, non ? Qu'est-ce qui l'en empêche ? Ce mur n'a pas toujours existé... Cette cave est en

longueur, ce n'est pas logique, elle devrait avoir la même forme que l'autre... Et puis, il y a la porte qui donne dans le puits. Il y a une autre cave ou un passage, entre ce mur et le puits! On a compté sept pas hier, du puits au restaurant. Attends, je vais voir!»

Anton remonta en courant la volée de marches. Aussitôt rendu dans la grande cave, il compta le nombre de pas qui séparaient la porte du mur le plus proche du puits.

«Six pas! cria-t-il en redescendant sans perdre une seconde. Six de plus! La cave d'origine a été coupée pile en deux... Il y a bien une pièce secrète de l'autre côté du mur... Mais pas de porte pour la rejoindre...

— Comment y faisaient, alors? Ça sert à rien si...

— Au contraire! Pas de porte, pas de risque d'être découvert. C'est malin, très malin : ce ne sont pas les premiers propriétaires de la maison qui l'ont fait construire, cette pièce n'était pas pour eux.

— Elle était pour qui?

— Il faudrait le demander aux terrassiers de l'époque... Passe-moi la torche.»

Tout en exposant ses déductions, Anton s'était couché sur le dos et fauflé entre les pieds de la barrique incriminée jusqu'à glisser sa tête de l'autre côté du tonneau.

«Là! J'ai trouvé. Il y a un tuyau, un bête tuyau d'arrosage! À travers le mur...»

Jak colla son visage contre la pierre du mur et se mit à rire.

«Il n'a pas besoin de porte : il a creusé un trou! s'esclaffa-t-il.

— Et il peut boire tant qu'il veut, quand bon lui semble! Si ça se trouve, il y est en ce moment même, installé dans un fauteuil! Mieux qu'au bistrot!

— Je veux voir ça!»

Jak ne plaisantait pas. Il força le passage entre les deux barriques, jaugea les pierres comme pour palper la croupe d'un cheval, puis, quasiment sans élan, il attaqua le mur.

«T'as vu! Un coup d'épaule et on casse le mur!»

Une pierre avait bougé. Jak se jeta de nouveau contre le mur.

«C'est la preuve que ça ne devait faire qu'une seule cave à l'origine. La paroi est trop fragile pour servir au soutènement...»

Anton sortit de sous la barrique tandis que Jak poursuivait son effort.

Plusieurs pierres tombèrent avant qu'Anton n'intervienne pour modérer son ardeur.

« Attends, pas si vite. Ça sert à quoi de tout casser ? »

Jak s'interrompit aussitôt, docile.

« Tu as raison. »

Les yeux à demi fermés, il considéra longuement la cloison et le trou qu'il avait commencé à percer.

« Je vais trop vite, parfois », s'excusa-t-il en souriant gauchement.

Anton l'observa alors comme s'il le voyait pour la première fois, peut-être à la manière dont un adulte le percevait. Sa stature ne l'intimidait plus, ni son âge ni rien. Ce n'était plus qu'un gros garçon qui se tenait devant lui, l'air repentant, prêt à pleurnicher un « C'est pas ma faute » qu'on adopte mécaniquement face au maître qui vient de vous surprendre avec un pique-cul dans la main. Un gros garçon qui casse un mur à coups d'épaule, qui remonte son copain au bout d'une corde sans s'arrêter de jacasser, dont les parents possèdent une troisième cave si secrète qu'ils l'ignorent eux-mêmes. Et qui lui avait *obéi*.

« Je vais réparer. »

Jak se mit en devoir de replacer les quelques pierres qu'il avait fait tomber quand Anton l'interrompit pour regarder à travers ce qui restait de l'ouverture, mais le salpêtre qui formait l'essentiel de la cloison n'avait libéré qu'un trou minuscule. Trop petit, en tout cas, pour permettre d'y coller un œil et d'éclairer l'autre pièce avec la torche. Le mur n'avait pas livré son secret. Jak rebouchait déjà le trou tandis qu'Anton résistait maintenant à l'envie de l'encourager à l'agrandir.

« Faut pas que ça se voie, marmonna Jak.

— Ce ne serait pas si grave, voulut le rassurer Anton.

— Ben, si.

— Pourquoi ?

— Pour nous. »

Anton haussa les épaules. Jak remit rapidement tout en place, après avoir masqué les éclats de pierre en les frottant contre la terre battue. Le trou ne se remarquait que si on connaissait son existence et son emplacement. Satisfait, Jak contempla son ouvrage.

« J'aimerais bien aller de l'autre côté, confia-t-il enfin.

— Moi aussi...

— Tu crois qu'ils me donneront une pièce ? »

« *Et à moi ?* » Est-ce qu'Anton ne méritait pas une récompense, tout autant que Jak ? Davantage, même ! Mais c'était sa part de marché, si injuste que cela lui apparût alors, il l'avait accepté – et proposé...

N'empêche, c'était lui qui avait tout fait, non ?

« Ils seront fiers de toi. Mais, pour la pièce, ça, je ne sais pas...

— Ils vont dire que j'y ai mis du temps, oui... Et puis, ils vont trouver ça normal que je nettoie tout pour agrandir leur cave. »

Anton n'avait pas prévu cet aspect des choses. Bien sûr, des parents ne pouvaient pas penser autrement. La résolution de ce mystère – qu'il regardait comme un exploit véritable – n'était pour eux qu'un problème de réglé : plus de vol. Quant à la découverte d'une pièce secrète – qu'il vivait comme une aventure, encore riche de promesses –, eux la considéreraient avec ce pragmatisme déconcertant

des parents : une porte à maçonner et une corvée de ménage qui ne pourrait pas attendre.

« C'est pour ça que tu ne voulais pas qu'on cherche, hier ? »

D'un seul coup, la crise de la veille s'expliquait. Jak n'avait fait que reproduire à une plus grande échelle le trouble qui l'emportait parfois à l'école, quand le maître l'interrogeait et qu'il n'avait pas appris sa leçon – soudainement en proie à une panique, comme si tout s'embrouillait et se bousculait dans sa tête : souvenirs de moments semblables, des punitions qui s'ensuivaient, bribes de cours se succédant, de n'importe quelle matière, de n'importe quelle année, disputes de ses parents qui le traitaient d'idiot, les jeux qui le distraient pendant la classe, et puis l'envie de partir, d'être très loin, ou de revenir en arrière et de bien faire ses devoirs... Jak cédait sous la pression de trop de pensées, Jak n'était pas idiot, comprit Anton, il était juste désordonné.

Anton, lui, n'était pas comme ça.

Ils garderaient le secret de cette découverte pour eux.

« On va vendre le rhum ! C'est ça, mon idée. Rien dire aux parents, faire peur au voleur et prendre sa place... On va vendre le rhum aux pêcheurs. »

Anton ne s'attendait vraiment pas à ça : Jak partageait la bosse du commerce de ses parents au point de ne se révolter qu'à l'idée d'un bénéfice qui lui échappait ?

« On va le vendre pas cher, c'est pas la peine, ça nous coûte rien, dans des petites flasques, qui sont faciles à cacher dans une poche. Les pêcheurs ont beaucoup de poches. Des grandes, des petites. Plein. Et je sais où en récupérer d'autres ; il va falloir les laver, elles sont vieilles, les bouchons sont morts. Oui, depuis le temps, les bouchons sont morts. Ça se trouve, les bouchons, après tout, non ? Mais il n'y en a pas beaucoup, alors, je me suis dit qu'on pourrait les récupérer après, les flacons. Tu vois, on ne va pas leur faire payer une consigne pour du si mauvais rhum, non ? Mais on leur prête le flacon, juste au départ, en douce, quand le patron il ne regarde pas par là, et puis, au retour, avant les femmes, on les récupère. Ça, les femmes, elles ne veulent pas qu'ils boivent en mer. Comme si ça les empêchait ! Ça ne fait pas de mal, au contraire, ça fouette le sang, pour tirer les filets. Et puis on risque rien, mes parents crieront encore contre le voleur, j'irai chaque matin relever le niveau et remplir trois ou quatre flasques. Pas

plus, sinon, ça n'ira pas. Et nous on aura bien plus qu'une pièce. Tu verras, Anton, ça va marcher. J'en suis sûr.

— Et on se garde la cachette pour nous. Ça sera notre grotte aux trésors!»

Quelle bourde! «Notre grotte aux trésors», et puis quoi encore? Jak l'associait à son commerce, et lui répondait comme un gamin! «Notre grotte aux trésors»: comment se montrer plus minable?

Ses poumons s'étreignirent comme une serpillière, son front se liquéfia et se vida de son sang; ses tempes martelaient: imbécile, imbécile, imbécile...

Jak devait penser qu'il n'était qu'un gosse, un gosse de la pire espèce: un de ces morveux qui jouent au grand, incapables de tenir leur rôle dix minutes! Ah, il pouvait se moquer des pensées tout en désordre de Jak, il ne valait pas mieux! Ses poussées puériles le submergeaient avec la régularité et l'efficacité de la marée... Il devait grandir, se concentrer sur sa vraie faiblesse et ne plus jamais se laisser aller.

Belle promesse...

Le commandant frissonne, s'ébroue; puis un sourire vient se graver sur une seule joue.

«Oui! Quelle bonne idée! On viendra s'y cacher... Faut casser le mur!»

Jak était aussi gosse que lui... Et il n'en éprouvait aucune honte...

«Pas n'importe comment, ni n'importe où. Personne ne doit le trouver», ordonna Anton, soulagé de la nouvelle et infinie étendue de leur complicité. «Il faut creuser du côté du fond, là où c'est... le plus répugnant.

— Tu es sûr?

— Qui viendra y regarder de près? Tes parents?

— Sûrement pas. Ma mère ne veut plus y mettre les pieds, à cause des rats. Et je peux dire à mon père que je m'occupe de remonter des trucs, quand y a besoin... N'aime pas trop les rats non plus...

— On creuse là-bas. On mettra devant le trou deux cageots qu'on attachera l'un sur l'autre, avec une poignée pour les tirer contre le mur. Et puis, on installe une porte, à cause des rats.

— Y en a peut-être, des rats, de l'autre côté.

— Tant pis pour eux, on les chassera!

— Ouais, on les chassera!»

Le pacte était lié. Ensemble, désormais, rien n'était plus impossible:

il suffit de le vouloir vraiment... Le commandant Petrack se cale plus confortablement dans son fauteuil : quelle étape importante, décisive, avait-il franchie ce jour-là. Tout était possible, alors, dans l'ingénuité de ses dix ans. Mais ne venait-il pas de passer du *comme si* de tous les jeux au *je le fais* qui transforme la soif d'imaginaire en actes concrets et palpables, les désirs en vraie vie ?

Il suffit de le vouloir vraiment : cette belle résolution, qu'il se redit encore, assez régulièrement, commençait par vaincre cette peur viscérale envers les hôtes indésirables qui s'étaient approprié le secteur qu'ils convoitaient. Ils se lancèrent donc dans un chahut qui devait les effrayer et qui dégénéra en fou rire. Les rats snobèrent leurs défis et se contentèrent de s'éloigner raisonnablement du raffut. Les araignées, indifférentes à cette pagaille, esquivrèrent pour la plupart leurs coups de pied, aussi brutaux que malhabiles. Du moins, un espace relativement tranquille finit par être libéré. Jak se mit aussitôt à l'ouvrage, creusant un passage assez étroit dans le mur pour l'interdire à tout adulte, tandis qu'Anton ficelait deux caisses ensemble pour l'occulter.

Une fois l'accès dégagé, il leur fallut bien se résoudre à le franchir. Grâce à un charivari des plus enragés, toute la communauté des rats de l'autre côté était depuis longtemps prévenue – il ne restait plus qu'à espérer que les rongeurs clandestins eussent choisi de ne pas défendre leur territoire.

Jak tendit la torche à Anton. Par ce simple geste, il reconnaissait son autorité – mais, à cet instant, Anton ne savoura pas vraiment cet honneur. Il saisit la lampe et l'enfonça le premier dans le trou en l'agitant dans tous les sens. Aucune vermine sourdingue ne pouvait plus ignorer leur arrivée. Rien ne bougea. Il passa la tête.

La salle était sombre et sa lumière anémique. Assez loin, un rai malingre hachurait le contour de la porte qui donnait sur le puits. Il s'engagea davantage, s'armant de tout son courage ou, plus probablement, convoquant la volonté opiniâtre des caprices de son enfance.

Effectivement, la pièce s'étendait sur au moins cinq pas. Sa construction remontait visiblement à celle de la maison, mais aucun accès n'avait été aménagé vers la petite cave mitoyenne. Cette réserve ne pouvait donc que servir à emmagasiner des marchandises frauduleuses, indépendamment de l'activité de l'auberge – des trafiquants cheminaient par un tunnel et traversaient un puits pour l'atteindre. Son sol soigneusement pavé – les caves étaient en terre

battue – s’expliquait pour la même raison : il fallait entreposer les denrées à l’abri des rats comme de l’humidité. Ils avaient trouvé l’antre de contrebandiers. Un antre vide, absolument vide...

Ce qui se révéla quelque peu décevant.

Seul le tuyau pendouillait de ce côté, que fermait un simple bouchon. Pas un robinet, pas un verre, ni une bouteille ni rien pour s’installer boire tranquillement – pliant de plage ou vulgaire paillasse. Rien. Le voleur avait-il déménagé toutes ses affaires ou se contentait-il de prélever le rhum pour le revendre comme Jak projetait de le faire ?

« J’ai eu tellement peur des rats que je n’ai plus pensé qu’on aurait pu se retrouver nez à nez avec une bande de voleurs ! »

Jak acquiesça.

« Pourtant, quelqu’un venait, poursuivit Anton. Il aurait pu être ici.

— Il pourrait revenir, admit Jak qui laissa sa crainte poindre dans sa voix.

— Je ne le pense pas... Après tout, il a déguerpi : c’est lui qui a eu peur. Pas nous... Il a fui.

— Qui c’est ?

— Un soûlard, un voisin ? Peu importe. Il a déjà déménagé ses affaires et il ne tient certainement pas à ce qu’on le reconnaisse. Il ne reviendra plus.

— On va voir ?

— On va voir ! »

Ils tirèrent la porte qui donnait sur le puits, elle n'offrit aucune résistance. Ses gonds se révélaient huilés, absolument silencieux, et le simple loquet en parfait état. Mais, en face, l'entrée du tunnel qu'Anton avait découvert la veille, ce passage avait été muré, entièrement.

« Il a vraiment eu peur, se réjouit Jak.

— Il a dû me voir, hier.

— T'as raison : il ne veut pas qu'on sache qui c'est... Qu'il le garde, son secret!

— On est chez nous, maintenant. Il ne compte pas revenir.

— La grotte aux trésors...

— La porte n'est pas prévue pour fermer de l'intérieur : il suffit de lui mettre le cadenas. Personne ne viendra nous chercher ici.

— On pourra entreposer des choses, tellement de choses... C'est nous, les contrebandiers, maintenant.

— Nous sommes les pirates!

— Oui! Des pirates! Et personne ne nous soupçonnera jamais... Toi qui fais si petit, moi qui n'ai pas l'air trop malin : ils verront de quoi on est capables!»

C'était la première fois qu'Anton ne se fâchait pas à l'évocation de son retard de croissance. Leur différence les avait effectivement rapprochés, ses stratagèmes d'alliance avaient consolidé leur union. Tant qu'ils se battraient contre les autres, ils se battraient ensemble.

« Il faudra se montrer prudent. Si on prélève plus de rhum que d'habitude, tes parents finiront par prévenir les miliciens. Peut-être le feront-ils, d'ailleurs, si ça continue trop longtemps...

— Tu crois ?

— Les miliciens ne se déplaceront pas pour rien. Ils bousculeront tout, ils finiront bien par trouver le tuyau derrière la barrique, ou notre porte. Il ne faut pas courir le risque qu'ils viennent. Même, il faudrait enlever le tuyau maintenant, et reboucher le trou comme il faut.

— Comment on va faire alors ? On arrête ? On ne vend plus de rhum ? »

Anton apprécia que Jak s'en remît à lui, prêt à abandonner son propre projet.

« On continue... Pour l'instant. Mais nous en prendrons progressivement de moins en moins, et moins souvent. Comme ça, tes parents ne vont plus trop s'inquiéter, et puis ils finiront par ne plus y penser. Il faut tout faire lentement, sans se presser, si lentement que ça paraîtra naturel... Le voleur se faisait remarquer parce qu'il ne se servait que dans un seul fût ; nous, nous en prendrons dans les trois. Si peu que ça ne se verra pas... Le soir, pour que les odeurs se dissipent d'ici le matin. Ensuite, on entrepose ça dans la grotte aux trésors, et on le ressort par le seau ! Tout le monde est habitué à te trouver là-haut, à jouer au caillou en attendant de tirer l'eau pour une pièce. Qui s'étonnera de te voir remonter des seaux pour t'amuser ?

— T'es un vrai pirate !

— On installera une vraie porte pour aller dans la petite cave. Elle devra fermer à clé, dans les deux sens. Faudra trouver une serrure. On mettra de l'huile pour les gonds et une torche de ce côté, avec une réserve de piles. Et de quoi s'asseoir et lire.

— Lire ?

— Ben oui, dans ma grotte aux trésors, je veux lire des histoires de pirates.

— T'en as ?

— Plein.

— On mettra du chocolat. Et des gâteaux, dans une boîte.

— Deux boîtes ! Une pour toi, une pour moi. Mais avant, on attachera les deux cageots à la porte, pour qu'ils se rabattent tout seuls. Avec une bâche ou une toile de sac à la traîne, pour cacher la trace de l'ouverture dans la terre. Et des trucs devant, qu'il faudra enjamber ou replacer, on verra.

— On commence ?

— On commence... »

Anton avait ainsi aménagé un véritable antre – la « grotte aux trésors », aime à répéter le commandant – dans une cave clandestine, où il lisait l'*Histoire mondiale de la piraterie* à la lumière du puits ou d'une ampoule faiblarde.

Mais, avant de pouvoir profiter des lieux, ils avaient beaucoup travaillé, honorant chacune des dispositions de leur plan. La porte fut réalisée en premier, ce qui ne constitua pas une mince affaire ; puis, leurs réserves personnelles regroupées ; enfin, autant pour justifier leur présence à tous les deux dans la petite cave que pour dissimuler les traces de leurs fréquents passages par la porte secrète, ils massacrèrent une bonne dizaine de rats. Assez pour créer un désordre apte à dissuader le père de Jak de tout aménagement de la petite cave, pas assez afin d'en interdire définitivement l'entrée à sa mère.

Durant les deux semaines qu'exigèrent ces préparatifs, ils mirent parallèlement à exécution le projet de Jak, parvenant à prélever assez de rhum dans chacune des trois barriques pour remplir presque trois caisses de flasques et flacons disparates, récipients qu'il avait fallu dénicher, rapatrier, laver et... reboucher.

Ils furent enfin prêts pour se rendre au port et vendre leur rhum.

Au retour, ils ne savaient plus quoi penser.

Trois marins d'un même bateau s'étaient moqués d'eux ouvertement, riant encore après leur départ ; deux autres s'étaient fâchés, menaçant d'aller trouver leurs pères s'ils les revoyaient traficoter dans les parages ; un seul leur avait demandé s'ils n'avaient pas école ; deux, enfin, avaient goûté le rhum. Ils n'avaient rien vendu.

Par contre, ils avaient mérité ensemble deux pièces simplement en courant d'un bateau au départ jusqu'au magasin d'accastillage pour en rapporter des ustensiles dont Jak peinait à retenir le nom...

Penauds, ils ne tardèrent pas à comprendre qu'ils n'avaient ni l'âge ni la marchandise pour se lancer dans ce commerce. Mais ils avaient gagné de l'argent, empoché plutôt facilement s'ils tenaient compte du labeur effectué pour le rhum. Ce n'était pas une si mauvaise idée...

Le commandant Petrack se triture la lèvre inférieure en songeant à ce brusque revirement. L'accueil des marins avait vite refroidi ses velléités premières, sans trop de regret quant au rhum – c'était l'idée de Jak, pas la sienne, bien qu'il ait apprécié d'en prendre les rênes. Non, ce qui l'avait chagriné, et même fâché, c'était de détourner la grotte aux trésors de sa vocation première. Certes, rien ne valait de s'y installer, des chocolats à portée de main, la torche calée sur son

épaule, le dos appuyé près de la porte entrouverte sur le puits, un sac en toile de jute en coussin sous les fesses, avec un livre ouvert sur ses jambes... Mais si rien ne valait ce confort, c'était uniquement parce que leur plan avait échoué.

Qu'est-ce qu'une « grotte aux trésors » sans butin ? Une gaminerie. Autant lire les aventures de Tarzan dans une cabane au haut d'un arbre, ou des histoires de cow-boys à l'abri dans une tente derrière un écran de framboisiers au fin fond d'un jardin ! Après avoir cru posséder un trésor véritable – un bien que lui et Jak avaient effectivement volé et qu'ils pensaient monnayer –, son repaire secret relevait désormais de l'enfantillage.

L'accueil des pêcheurs l'avait spolié de son rêve – de son dû.

Et les marins n'avaient pas eu tort de rire de lui, puisqu'il n'était qu'un enfant – et qu'un enfant, ça joue au pirate, mais ce n'est pas, ce n'est jamais un pirate. Des larmes lui étaient montées aux yeux. Un enfant. Pas de trésor. Pas un vrai pirate.

D'autres se seraient résignés. Jak pestait, mais dans le fond il s'apprêtait déjà à tout abandonner. Pas Anton. L'idée demeurait bonne, le plan parfait, l'exécution irréprochable. Seul leur âge avait été mis en cause par le regard des autres. Ils devaient juste attendre leur heure.

Et il ne se contenterait pas d'attendre.

Très vite, un petit groupe de pêcheurs s'habitua à embaucher les deux jeunes garçons pour exécuter quelques courses à leur place : rapporter du tabac, prévenir une femme d'un empêchement, aller dans un magasin ou un entrepôt. En quelques semaines, il n'était plus un pêcheur dans le port qui n'avait recours à leurs services. Contre une pièce ou deux, ils couraient, rusaient, marchandaient, mentaient à un capitaine sur la raison du retard d'un matelot ou bien avertissaient une fiancée d'un nouveau rendez-vous. On les appelait indistinctement « le gamin », pour l'un comme pour l'autre, « les gamins », ensemble ; on riait sans méchanceté de leur antagonisme : le petit et le gros, le faible et le balaise, le malin et la brute... Très vite, personne ne sut plus s'en passer ni comment on s'arrangeait avant.

De plus en plus gourmand en temps, et lucratif, cet emploi détourna progressivement Anton de son amertume. Après quelques semaines, tous deux partageaient le sentiment d'appartenir au monde des vrais marins, eux qui ignoraient tout de la mer. Pour autant, le commandant s'amuse à ce souvenir et le glisse parfois dans la conversation. Si jusqu'à cet âge la piraterie avait hanté ses rêves de garçon, il avait dû attendre cette expérience pour réaliser qu'il vivait dans une ville portuaire – comme si la mer ne constituait qu'un décor accessoire des aventures que lui offraient ses livres.

Leurs gains, ils les dépensaient chacun selon son caractère : Jak en friandises et Anton en lectures, répartition qui autorisait de nombreux échanges. La grotte aux trésors renfermait des livres par dizaines et du chocolat par plaquettes, aucun des deux enfants n'en rapportant jamais chez lui de peur de se les faire confisquer avant de subir un

interrogatoire en règle quant à l'origine de cette soudaine fortune. Tel un soldat qui partage ses souvenirs avec un compagnon d'armes, Anton excellait à relater ses lectures, aventures maritimes ou sièges de cités fabuleuses. Une aubaine pour Jak, qui n'avait qu'à écouter. Anton ne lui donnait jamais l'impression de lire, mais de raconter, à la manière de ces narrateurs des pièces radiophoniques du samedi, tenant seul tous les rôles, cinquante-deux épisodes durant.

Ni leur travail ni leurs lectures n'en faisaient cependant des marins; ils vivaient en bord de mer, en gens de rivage, frontaliers peu curieux de l'autre monde... La plage, les quais, les bateaux, les marins qui accostaient, les magasins de souvenirs ou d'équipements, les mouettes qui braillaient, cette frange entre terre et eau leur suffisait amplement. L'appel du grand large survint presque accidentellement. Pour une fois, un patron pêcheur ne les appela pas par l'inévitable: « Hé, les gamins! », mais les interpella d'un: « Mousses? » Le titre qui n'était probablement qu'un sobriquet lui mérita immédiatement toute leur considération. « Ça vous dirait d'embarquer pour la demi-journée? »

Monter à bord, prendre la mer; sécher les cours et *partir*... Bien sûr, le navire ne s'écarterait guère du port et il serait de retour avant le soir. Le patron pêcheur manquait de bras pour remonter ses casiers, voilà tout – mais il les avait remarqués et il leur confiait un vrai travail, un travail d'hommes. Ils seraient même payés, comme les autres marins. Moins cher, parce que mousses; mais payés en qualité d'apprentis. Ils allaient « naviguer », et, avant même de poser un pied sur le pont, cette soudaine perspective s'imposa comme une illumination.

Les deux enfants se tenaient à la proue, le visage offert aux embruns, silencieux, le regard sur l'horizon hérissé de voiles dansantes. Des goélands se chamaillaient dans le sillage d'un chalut qui rentrait au port, indifférents aux civilités assourdissantes des deux navires; le moteur haletait une psalmodie enivrante aux relents de gazole; de vrais marins fumaient à leur côté. Le rivage tanguait, soudainement improbable (est-ce vraiment là que nous vivons? cette route accolée à la colline est-elle bien celle que nous empruntons pour rejoindre l'autre village? sommes-nous des étrangers de passage?)... Des marins. Des pirates. Anton savait qu'il faisait *comme si*, mais ce n'était pas grave: il suffisait d'y croire et c'était vrai...

Après un trop bref voyage, ils s'arrêtèrent sans couper les moteurs.

Chaque homme de l'équipage avait déjà pris sa place et se tenait prêt. Jak gardait un œil sur les navires qui rôdaient au loin : personne ne devait connaître l'emplacement exact du butin. À son commandement, ils lancèrent des crochets solidement noués à de longs filins. La manœuvre n'était pas facile, exigeant une adresse peu commune, et ils devaient se hâter. Les hommes, triés sur le volet, exécutaient les ordres avec diligence et habileté. Les prises gisaient impunément à quelques mètres seulement de fond, mais parmi les récifs. Seul un capitaine à la fois audacieux et expérimenté pouvait diriger ce genre d'expédition, en se jouant des écueils comme des garde-côtes. Anton éprouvait une satisfaction toute naturelle, mais il n'était pas de ces capitaines qui s'attardent sur une manœuvre délicate et parfaitement réussie. Les marins remontaient enfin les premières caisses et il surveillait le transbordement avec confiance. Soudain, un maladroït laissa choir l'une d'elles à ses pieds. Dix merveilleux écus d'or s'en échappèrent, et des coupes aux reflets vermeils, et des colliers d'émeraude qui serpentèrent sur sa cheville nue – crabes immondes, coquillages dégoulinants, homards aux pinces difformes. Anton était un capitaine sévère, mais juste : jamais il ne ferait fouetter un mousse pour une simple maladresse ! Rien à voir avec ce quartier-maître qui le bousculait en le traitant de bon à rien ! Le patron cria plus fort encore et Anton dut se baisser avec répugnance pour tout ramasser. Était-ce sa faute s'il était petit, et ses bras maigres et courts ? Bien sûr qu'il faisait attention à ce qu'il faisait ! Et, non, il ne rêvait pas. Pas la peine d'en rajouter. Assez ! Assez ! Entre deux mouvements, lestes et sûrs, Jak, pour qui ces casiers semblaient vides tant il les maniait avec facilité, lui adressa un clin d'œil complice, qui ne l'aida en rien ; puis Anton regarda le large, que Jak lui désignait du menton, un sourire en coin. Un voilier croisait leur route, un vrai. Avec deux mâts et plein de voiles déployées... Un yacht magnifique, qui filait si vite qu'il les dépassa bientôt... Anton reconnut aussitôt ce navire : c'était *son* navire, son propre vaisseau, celui qu'il commandait avant la mutinerie qui lui valait de s'être enrôlé sur ce rafiote de misère manœuvré par un prétentieux doublé d'un imbécile. Ils devaient lever l'ancre, immédiatement, hisser les voiles, toutes, grimper au mât de misaine. Le patron pêcheur le rappela à l'ordre, aboyant qu'il ne le payerait pas à ne rien faire : s'il continuait à rêvasser, il pourrait bien lui compter le prix de la balade ! Un marin qui fumait à ses côtés tout à l'heure le prit de vitesse pour vider le casier qu'il s'appropriait

à attraper. Sur l'autre bateau, une caricature capitaliste en costume blanc et à casquette d'amiral le nargua d'un signe condescendant. Voleur! Une femme élégante s'abîmait dans la contemplation de cet imposteur qui s'échinait à saluer d'une main le moindre camarade pêcheur, tout en arborant dans l'autre un cigare aussi énorme qu'une queue de langouste. Le marin qui s'était précipité sur son casier le bouscula, exprès. La brute puait le tabac et le vomi. La poiscaille. Et de lui piquer son tour, et de l'empêcher de surveiller son navire. «Gamin!» le harcela le patron. «Ce rafiot pue!» voilà ce qu'Anton cria, dans sa tête. Ou qu'il cria vraiment. Comment s'en souvenir, si longtemps après? «Allez, allez, allez, allez, allez!» rugissait l'autre si fort qu'il couvrait jusqu'au tintamarre poussif du diesel. «Alors, ça vient, oui?» Il avait appuyé ses ordres d'un regard de chien – le commandant ressent ce coup à l'estomac qu'il avait encaissé sans un mot, et l'envie d'être mort qui l'accompagnait, et aussi l'envie de tuer. Alors, Anton se retira du monde, il devint *invisible*. D'abord, il s'écarta des casiers, se dégageant du groupe. En regagnant la proue, il ferma ses oreilles au flot d'insultes du pêcheur. Que les autres rient de sa mine boudeuse, qu'ils lui inventent des larmes s'ils tenaient à l'humilier! Que lui importait! Anton *décrochait* pour rejoindre son propre vaisseau à coups de sabre dans les costumes immaculés des usurpateurs et de ses vils complices qui braillaient des «pitié, pitié, pitié, pitié, pitié» plus forts que le bruit des canons. Que pouvaient-ils comprendre, eux? Vermine, vermine! Pêcheurs et plaisanciers ne méritent pas le titre de marins, le grand large ne leur appartient pas. Caboter n'est pas vivre une aventure, ça ne leur ouvre aucun droit, ni sur l'océan ni sur lui. Anton commanderait un vrai navire – *ce* navire – et chacun l'envierait et le respecterait. Le craindrait. Et si jamais quelqu'un venait lui baver au visage que ce n'était qu'une rêverie puérile de lâche, qu'il ose le dire au commandant Petrack, et il verrait!

Jak avait touché ses gages, Anton avait regagné le ponton sans commentaire et sans un sou.

«Je déteste les pêcheurs. Tous les pêcheurs.

— T'as vu combien j'ai gagné?

— Tu ne crois pas qu'on vaut mieux que ça?

— Mieux que quoi?

— Mieux que puer le poisson. Et le mazout.

— De toute façon, c'est des imbéciles.

— Je n'ai pas besoin que tu me plains! se récria Anton.

- Je pensais au rhum, parce qu'ils n'en ont pas voulu.
- Ça les rangerait plutôt du côté des gens intelligents, non ?
- Ben justement, non, répondit Jak en lui rendant un sourire complice.
- Comment ça, non ? Il ne vaut rien, ton rhum !
- Qu'est-ce que tu en sais ? Tu y as déjà goûté ?
- Bien sûr que non !
- Voilà l'erreur. Et c'est aujourd'hui qu'on va y remédier. »

La décision de Jak fut sans appel, ou bien Anton céda après de longues tergiversations – le commandant ne se souvient que de l'âpre morsure de l'infâme tord-boyaux. Ils ne durent pas en boire tant que cela, mais ils ressortirent de la grotte aux trésors à la nuit tombée et, plutôt que de rejoindre leurs lits, ils prolongèrent cette journée particulière par une escapade jusqu'au front de mer. Cette fois, ils délaissèrent les bateaux de pêche pour rôder ensemble sur les quais du nouveau port de plaisance.

Cette concession au tourisme international alimentait toutes les discussions, invariablement polluées d'un discours politique – autonomie nationale, impérialisme américain, hégémonie soviétique. Ses frères se chamaillaient sur l'avenir que cette ouverture réservait au pays, son père refusait tout net la polémique et se bornait à constater l'afflux des devises étrangères. De fait, en doublant de taille, le port avait révélé que la mer n'était pas vouée aux seuls barques, chalutiers et cargos. Anton ne se souvenait pas qu'il en fût jamais autrement, mais les chantiers se multipliaient et les plaisanciers occupaient de plus en plus de mouillages.

Avec les années, sa perception ne devait guère changer : au clair de lune, un port de plaisance semble une salle d'opéra. Tout y devient ombre et reflet, retenue et réverbération, sur fond d'horizon peint. Tandis que les fanions et les hampes des cohortes indolentes de figurants combattent l'ankylose de l'attente, l'orchestre disséminé ajuste ses instruments : rythmique claire des gréements et des cordages, registre grave de l'eau qui bat coques et appontements, piccolo perlé de l'écume qui succombe. Les travées des quais désertés sillonnent

un théâtre endormi ; au loin, par intermittence, un spot aveuglant claironne l'ouverture des portes.

Anton et Jak jouirent de ce spectacle nouveau, émerveillés. Ce soir, tous les vaisseaux leur appartenaient.

La goélette plus que tout autre. Celle de cet après-midi. Toutes voiles amenées, elle dépassait encore, et de loin, tous les voiliers accostés. Ils s'en approchèrent trois fois.

La première, pour la mesurer : pas moins de soixante-quinze pas. Entre cinquante et cinquante-cinq mètres. Le plus grand voilier de l'histoire du port ?

La deuxième, ils comparèrent le bois noble du pont, les bronzes étincelants de l'accastillage, les canapés incurvés en cuir rouge qui se faisaient face sur la dunette, la roue, plus haute qu'Anton... Ce navire était unique. « *Mon navire.* »

La troisième fois, avant de rentrer, ils demeurèrent un long moment, silencieux, captifs, malgré la fraîcheur de la nuit. Jak dansa un peu d'un pied sur l'autre, mais Anton n'y prêta pas attention, subjugué par la décoration récente qui ornait la proue. Leurs nageoires entrelacées, les mains jointes et croisées, deux sirènes formaient une ronde. Peintes à la manière des figures des cartes d'un tarot marseillais, l'une, aux cheveux d'or, arborait un visage amène, tandis que la seconde, d'une chevelure argentée, affichait un sourire mélancolique. Les traits, amples, larges et noirs, rehaussés de teintes vives – aplats bleu roi, vert bronze, rouge sang, chair orangé –, accentuaient leurs expressions opposées et, même si l'artiste s'était évertué à leur attribuer le même âge, l'une semblait encore une enfant, la seconde déjà si vieille... Au centre du cercle se profilait sur un triangle incomplet une tortue noire à l'œil rond.

« On monte ? »

Anton avait bien entendu. Jak proposait de monter sur le bateau. En pleine nuit. Instinctivement, Anton regarda aux alentours. Bien sûr, il n'y avait personne.

Après tout, c'était son voilier, on le lui avait volé, en reprendre possession n'était pas un droit, mais un devoir.

« On monte », acquiesça-t-il en pensant un « À l'abordage ! » qu'il n'osa pas partager à voix haute.

Ils ôtèrent leurs chaussures. Les tenant à la main, ils enjambèrent le garde-corps et, cachés derrière le canot à l'intérieur duquel, luxe ultime, se retrouvaient gravées les deux sirènes, ils attendirent avant

de faire un pas de plus. Puis ils traversèrent le pont, toujours lentement. Qui dormait à bord ? L'homme à la casquette et la femme, peut-être aussi l'équipage. Anton décida malgré ses craintes d'aller jusqu'à la roue et l'empoigna. Il était le capitaine. Maître à bord, il n'avait rien d'un lâche. Il exultait. Jak, lui, dressait son soulier au-dessus de sa tête pour le laisser retomber brutalement contre la serrure d'un petit coffre dans la dunette. Le loquet de laiton résista au deuxième choc.

Jak entreprit alors de sonner le tocsin à coups de chaussure, passé minuit, au beau milieu du port de plaisance.

« Arrête ! T'es fou ?

— Faut un trophée. »

Cette fois, Jak n'obéit pas. Insouciant, inaccessible. Il s'évertuait à défoncer le cadenas avec méthode. Anton allait protester, et puis il se reprit. Un trophée... N'avaient-ils pas perdu leur temps depuis qu'ils avaient tenté de vendre du rhum ? Il y avait mieux, beaucoup mieux à faire que de servir de larbins à des pêcheurs qui vous traitent de « gamins » dans votre dos. Et des choses plus subtiles que l'acharnement avec lequel Jak ameutait un équipage qui se réveillait enfin !

« Filons ! J'ai le trophée ! Viens ! »

Anton détala sans attendre sa réponse, ni même s'assurer qu'il l'avait entendu. Jak se sentit obligé de le suivre – Anton en avait retenu qu'en cas d'urgence cette méthode fonctionnait. Il fit bien : un premier marin à la coiffure ébouriffée poussait le panneau de l'écotille. Les deux garçons coururent aussi vite qu'ils purent, évitant de se précipiter en direction de la ville où les lampadaires traçaient une allée de lumière, mais vers une zone d'ombre où ils s'arrêtèrent immédiatement pour surveiller leurs arrières. Sur le pont, deux hommes, puis quatre cherchèrent à comprendre l'origine de ce remue-ménage. Un chien errant, un voleur ? Ils ne constatèrent aucun dégât, il ne manquait rien. Ils scrutèrent alentour, puis finirent par abandonner.

« Alors ?

— Tiens.

— Quoi ? Ça ? Un fanion ! C'est tout ?

— J'ai bien pensé à la roue, mais, comme un idiot, je n'avais pas emporté de tournevis.

— Encore un coup, ou deux, et le coffre était à nous !

— Oui... Juste un coup ou deux. On reviendra, et cette fois... »

Anton n'acheva pas sa phrase, chiffonnant le bout de tissu arraché sans cesser de regarder *son* bateau.

Le commandant relève les yeux. Devant lui, juste contre son bureau, un cadre plutôt anonyme exhibe un fanion blanc, marqué d'une tortue noire traversant une pyramide, légèrement déchiré à sa base, sans aucune inscription. Quand on l'interroge sur l'origine de cet objet, qui détonne dans sa collection, il répond d'un air entendu qu'il s'agit du tout premier pavillon pirate. La toile s'avère manifestement trop récente pour accréditer sa version, aussi ajoute-t-il qu'il était le tout premier... de son florilège, afin que chacun se gausse de l'anecdote et entérine sa réputation d'excentrique.

Personne n'imagine que ce mécène désinvolte, explorateur intrépide et collectionneur avisé désigne explicitement son premier acte de piraterie.

Sur l'insistance d'Anton, au cours de cette dernière semaine d'été, les deux garçons poursuivirent leurs activités coutumières en prenant soin de n'en rien modifier. Ensuite, ils commencèrent à évoquer leur fascination naissante pour les voiliers et les yachts auprès de quelques pêcheurs qui conduisaient parfois des plaisanciers dans des coins de pêche qu'ils leur réservaient. Si peu d'autochtones possédaient un bateau consacré aux sports nautiques, les touristes en transit ou désormais familiers des côtes adriatiques rivalisaient en nombre avec les dignitaires communistes des États voisins. Ils ne tardèrent pas à obtenir une première recommandation dans l'autre port.

Les corvées n'étaient pas de même nature. Ces marins amateurs, camarades ou anciens esclavagistes préféraient nettement chiner eux-mêmes dans les gréements et accastillages des boutiques portuaires et leur laisser des tâches aussi divertissantes que laver, récurer, frotter, gratter, poncer, lustrer, polir...

À compter de ce jour, ils partagèrent leur temps libre entre le port de plaisance et le port de pêche, corvéables à merci. Toujours souriants, se montrant aussi dévoués que débrouillards, ils proposaient une main-d'œuvre enthousiaste et bon marché. Ils ne cachaient à personne leur espoir d'embarquer vraiment, précisant cependant qu'à défaut de rejoindre un équipage ils se contenteraient de contourner le phare – ce qui ne leur fut accordé qu'à deux ou trois reprises. Si ce rêve affiché éveillait une sympathie spontanée auprès de certains marins qui revoyaient dans ces jeunes visages leur propre portrait, le plus souvent, la mine opportunément désolée, les plaisanciers

refusaient cette monnaie d'échange, allégeaient leur bourse d'une obole symbolique et promettaient vaguement de les emmener une prochaine fois...

Pour cette raison, on ne les appelait pas les « gamins », de ce côté-ci, mais les « moussaillons ». Cette promotion ne leur fut pas longtemps agréable.

Les tâches qui leur étaient confiées demandaient plus d'obstination que d'adresse et s'éternisaient par demi-journées entières. Pour échapper à cette pesanteur, Anton racontait à nouveau toutes les histoires qu'il avait lues, négligeant les rebondissements rocambolesques dont il était ses premières lectures dans la grotte aux trésors, pour émailler ces récits d'une multitude de détails géographiques et de considérations techniques. Jak acquiesçait, appréciant ces histoires savantes. Quelquefois, plus pour s'amuser à pousser son ami à la faute que par une réelle curiosité, il lui posait des litanies de questions sur ses digressions encyclopédiques – Anton s'expliquait à chaque fois, visiblement ravi de saisir l'occasion d'approfondir le sujet. Convaincu par son assurance et ses assertions, Jak n'avait jamais tenté d'en vérifier la véracité.

De fait, Anton n'inventait rien. Ces corvées occupaient ses mains, ces récits mobilisaient son esprit, qui ne prétendait pas vagabonder comme à l'école, où l'imaginaire représentait la seule échappatoire à l'ennui mortel des cours. Sa mémoire s'ouvrait, sans retenue, et son attention véritable consistait à la domestiquer, à la forger, à canaliser son flot. Il établissait des liens entre les connaissances qu'il avait emmagasinées, selon un pragmatisme qui ne cessait de s'affiner, avec cette gourmandise insatiable qui caractérise les enfants ayant découvert un nouveau jeu. Il progressait rapidement. Il jouait avec sa mémoire et sa logique comme d'autres à son âge exercent leurs muscles en rivalisant d'audace acrobatique ou en pédalant de plus en plus vite les mains derrière la tête. Tout lui servait, son éclectisme trouvait enfin sa raison. Même ses cours participaient à l'édification de sa passion, mais par fragments choisis : la chronologie de l'Histoire mondiale, la géométrie, l'astronomie, tout ce qui avait rapport au climat et aux phénomènes volcaniques, tout ce qui avait trait aux langues mortes, la leçon de chimie où il était expliqué comment le mercure fixe l'or... Ses lectures personnelles avaient adopté elles aussi d'autres directions. L'une se voulait essentiellement pratique : manuel de serrurerie, précis de mécanique des diesels maritimes, fiches descriptives des bateaux à

travers les âges, jusqu'à un *Tout démonter... et remonter, par l'image*; l'autre, résolument historique, explorait aussi bien les comptes rendus des naufrages que l'étude des échanges commerciaux au fil des siècles ou des peuples conquérants, les témoignages des capitaines au long cours empruntant les grandes voies marchandes ou des pèlerins traversant des contrées inconnues... Ni bande dessinée ni roman ne figuraient plus à son programme.

Le seul inconvénient que Jak pouvait reprocher à la passion de son ami, c'était qu'il rapportait toutes ses lectures dans la grotte aux trésors. En plus de tout le reste. Anton ne faisait rien à moitié et, à force d'accumuler, ils commençaient à sérieusement manquer de place. Il faudrait qu'ils se décident – c'est-à-dire qu'Anton l'autorise – à refourguer tout ce bric-à-brac.

«Pas question de faire deux fois la même erreur, lui répétait inlassablement Anton. Nous sommes trop jeunes, bien trop jeunes pour être pris au sérieux. Et puis, si tu m'avais écouté, tu saurais déjà que les pirates amassent sans compter!»

Jak finissait toujours par l'admettre: Anton n'avait pas tort. Et puis, c'était le plan.

En revenant de leur première visite à la goélette, l'idée d'Anton avait immédiatement convaincu Jak. D'ailleurs, ce n'était pas sorcier à comprendre: sa propre initiative n'avait rien donné et il avait failli les faire repérer. Aller à l'instinct, foncer sans préméditation, c'était courir de gros risques pour des pacotilles... Que contenait ce coffre? Certainement rien de valeur que ses propriétaires abandonneraient, si imprudemment, chaque nuit sur le pont.

«Tu as vu comme l'homme à la casquette était habillé? lui avait demandé Anton.

— Comme un Américain!

— Comme une vedette de cinéma, oui. Des riches, des vrais... Tu as vu la femme qui le regardait saluer tous les marins comme s'ils étaient ses amis?

— Pas trop.

— Moi, si. Elle portait des tas de bijoux. Des bagues, plusieurs à chaque main, avec des pierres; des bracelets, dorés et argentés; un collier avec beaucoup de perles, deux rangées. Tout ça sur un bateau, en entrant au port... Elle en a dix fois plus dans un tiroir!

— Tu crois?

— Des boucles d'oreilles aussi, un porte-cigarettes en or incrusté

de diamants, un poudrier en nacre et mille choses encore, probablement.

— Ouais, t'en sais rien, quoi.

— Non, je n'en sais rien. Pas tant que je n'y serai pas allé voir.

— Dans le bateau ?

— Quoi, t'as peur ? Toi qui appelais l'équipage à grands coups de chaussure juste pour qu'il nous surprenne en train de rater notre premier cambriolage !

— Et comment tu vas faire, toi qui es si malin ?

— Je vais me faire inviter.

— Tu crois qu'ils vont t'inviter à monter à bord, comme ça, parce que t'es beau gosse !

— T'as raison. Je ne suis pas si beau gosse que ça... Je leur demanderai juste de me confier les clés. »

C'était tellement idiot que Jak n'avait plus posé de questions.

« Ne changeons rien à nos habitudes, s'était contenté d'ajouter Anton. Retrouvons-nous demain à l'entrée du port. »

Quelques jours après son premier trophée, sans rien sembler lui demander, Anton avait réussi à amener un pêcheur à les recommander à un ami plaisancier. Ce dernier s'apprêtait à recevoir la visite de sa future belle-famille, et il manquait de temps pour redonner fière allure à son cotre. Anton et Jak s'étaient retrouvés recrutés pour briquer plus de huit mètres de sloop, soit deux journées entières balais et brosses à la main. Ils n'avaient pas achevé cette tâche que deux autres plaisanciers réclamaient leurs services. Et comme ces moussaillons démontraient sérieux et entrain, leur réputation leur valut avant un mois d'aller et venir partout dans le port, d'avoir visité l'intérieur de presque chaque bateau, d'intervenir quotidiennement sur l'un ou plusieurs d'entre eux.

Lorsqu'ils nettoyaient les cabines, ils réunissaient les piécettes égarées en piles sur la table ; quand ils rangeaient le petit matériel, jamais une manille n'y faisait défaut. Hormis leur insistance à prendre la mer sur chaque voilier qui les embauchait, ils se montraient d'un commerce des plus agréables. « De bons petits gars, nos moussaillons », entendirent-ils dire.

Cette réflexion avait agi comme un déclic.

Anton avait alors enclenché la phase deux de son plan.

Pour son onzième anniversaire, il avait reçu pour tout cadeau un instrument magnifique : un couteau de l'armée suisse dont la pointe d'une des lames, la plus longue, avait été brisée. Deux tournevis, dont un cruciforme, une paire de ciseaux, une lime, une scie très aiguisée et un poinçon de pêche complétaient la lame courte et résistante.

Jak l'avait trouvé au restaurant sur le siège d'un convive distrait et ne l'avait pas signalé à ses parents. Ils l'essayèrent le soir même.

Amarré au quai occupé par des plaisanciers locaux, où personne ne dormait donc jamais, le bateau du jeune marié constituait une proie facile. Après deux semaines d'entraînement dans la grotte aux trésors et muni de son nouveau couteau, Anton n'éprouva aucune difficulté pour crocheter le cadenas qui fermait la barre du capot. Ils pénétrèrent dans la cabine, laissèrent ouverts quelques tiroirs, dérangèrent papiers et cartes, renversèrent sans bruit quelques ustensiles de cuisine. Enfin, Anton s'empara du compas, dans son habitacle de cuivre, pièce d'antiquité décorative qui faisait la fierté de leur premier client de ce côté du port. Ils prirent également une longue-vue de moindre valeur et une miniature du cotre en bronze comme on en trouve dans les vitrines cadenassées des marchands de souvenirs des bords de mer. Ils ne touchèrent pas à la réserve de monnaie dissimulée sous une lame du plancher qui crissait, bien qu'ils ne fussent pas certains que leur victime connût son montant au centime près.

En sortant du bateau, ils accrochèrent le sac étanche qui contenait leur larcin à une corde qui pendait de l'autre côté du ponton d'accostage, puis le glissèrent en douceur dans l'eau. Sans se parler, ils rentrèrent dormir chez eux.

Trois nuits plus tard, le compas trônait dans la grotte aux trésors, les autres pièces ayant été abandonnées plus loin, dans la vase du port.

Cette opération fut la première d'une série qui dura plusieurs mois. Les bateaux de pêche ne présentaient guère d'intérêt : qu'y voler, hormis des équipements de navigation ? Harceler l'outil de travail de ces marins entraînait des risques à éviter, le négliger réduisait le champ d'action au port de plaisance – c'est-à-dire quelques quais seulement, plus faciles à surveiller que tout un port. Aussi s'en prenaient-ils parfois aux pêcheurs, mais en visant leurs effets personnels, mettant ainsi davantage en cause la négligence de certains que défiant la solidarité d'une corporation.

Ils abordaient les navires de plaisance à intervalles irréguliers et selon différentes techniques d'effraction, afin de laisser entendre le plus longtemps possible que ces vols étaient commis par divers malfrats opérant au coup par coup. Ce luxe de précautions allait bien à la nature calculatrice d'Anton, qui excellait à brouiller les pistes. Ainsi n'hésitait-il pas, en quittant un navire, à fracturer une serrure dont il

possédait un double de clé ; ou à « oublier » un appareil photo de valeur (mais, s'il ne pouvait l'arborer en ville, qu'en aurait-il fait ?) dans un tiroir. Pourtant, sous ces différentes parures, sa méthode demeurerait rigoureusement identique : visiter le bateau sous la conduite de son propriétaire, y travailler ou non, le délaissier au moins plusieurs jours (quitte à attendre qu'un voilier refasse escale, rien ne les pressait), puis revenir.

Son *invisibilité* représentait un avantage inappréciable : des deux « moussaillons », Anton se montrait le plus discret. Jovial et spontané, Jak, dont la corpulence s'étoffait des confiseries qu'il engloutissait à longueur de journée, entamait la conversation avec n'importe qui, à n'importe quel propos et sans jamais rien dire de mémorable. Anton, le petit, l'effacé, le timide, se montrait adroit, mais pas trop, plutôt poli, peu loquace, presque sauvage. On finissait toujours par l'oublier, comme s'il disparaissait – de fait, il s'éclipsait souvent tandis que Jak effectuait la corvée pour deux. Anton avait alors le champ libre pour compléter l'inventaire des lieux.

Avec les plaisanciers étrangers, la barrière des langues ne constituait pas un problème réel. En quelques gestes, ils déchiffraient ce qu'on attendait d'eux. Les échanges s'en trouvaient limités et la complexité des tâches réduite : ils pouvaient ainsi se consacrer à leur véritable objectif. Il aurait certes apprécié de surprendre quelques informations complémentaires – nature des biens cachés, projets pour le soir, date de départ... –, surtout en feignant de ne pas en saisir un traître mot... Mais combien de langues maîtriser pour parvenir au sommet de cet art ? Trop...

À cette époque, se souvient non sans malice le commandant Petrack, son poids l'autorisait à traverser un parquet sans le faire crisser... Mais il peut également remercier la tyrannie de ses frères aînés dont il partageait alors la chambre : ils n'auraient jamais toléré d'être réveillés parce qu'il était pris d'un besoin pressant au milieu de la nuit.

N'a-t-il jamais bénéficié de l'attention généralement dévolue au benjamin ? De leur part, non. Ses parents ne valaient pas mieux, mais, contrairement à eux, il ne s'était guère fait d'illusions. Partis depuis déjà longtemps en apprentissage, ses frères ne revenaient que pour se chamailler avec lui ou le traiter comme un larbin ou comme un fardeau, selon l'humeur ou la nécessité. Il les écoutait, faisant celui qui dort, se vanter de leurs exploits et de leurs conquêtes, au

point qu'il se demandait s'il leur restait du temps pour apprendre un métier. Ils mentaient, bien sûr. Lui aussi, d'une certaine manière, mais en ne disant rien, en les laissant croire qu'il était bien l'avorton qu'ils avaient toujours vu.

Personne, ni frères ni parents, ne savait rien de lui : plusieurs nuits par semaine, Anton le petit rêveur vivait de grandes aventures tout à fait réelles – la milice le recherchait.

Pas trop activement, fort heureusement... Le commandant sourit à cette évocation : sa tête mise à prix ! Il en avait retiré une telle fierté... toute empreinte de ses jeux et de ses lectures.

Quelle fabuleuse entreprise c'était, à chaque fois !

Choisir la proie. Se décider pour cette nuit, continuer les corvées sur d'autres bateaux, surtout jamais celui convoité, s'arranger cependant pour passer non loin, mais pas trop près, dans la journée, et rentrer chez soi ; rejoindre Jak, tard dans la nuit, vérifier que tout était en place, se regarder et répéter le serment de la grotte aux trésors – *Il suffit de le vouloir vraiment !* –, partir ; se fondre aux quais, progresser silencieux et invisible, déjouer l'attention de la capitainerie, des gardiens, des méfiants, des insomniaques et des amoureux ; enjambrer les bastingages subrepticement, crocheter le capot, se faufiler sans lumière et contourner la table sans heurter de lit ; retrouver l'emplacement de chaque chose, prévoir les désordres ; dévisser, démonter, forcer ; retourner sur le pont sans faire tanguer le vaisseau, sortir sous les étoiles et ne pas crier sa rage de vainqueur, se retenir de courir, avancer avec lenteur, chargé de sa prise ; se cacher un peu plus loin, attendre et guetter le moindre signe, se terrer, attendre, ne se relever nonchalamment que sûr et certain de n'être ni suivi ni surveillé ; lorsque l'appontement débouchait assez près d'une ruelle sombre, emporter le sac, sinon, quand trop de lampadaires illuminaient le secteur pour pouvoir en casser toutes les lampes à la fronde, glisser le sac dans l'eau et revenir plus tard, la même nuit ou bien une autre ; filer par les chemins de traverse, puis marcher tranquillement dans la rue, rejoindre le puits jamais deux fois de suite par le même chemin, attacher le sac à la corde laissée dans le seau, descendre le sac, nouer d'un nœud de drisse la corde qui se détacherait d'un coup sec ; se séparer, rentrer dans son lit, dormir ou ne pas dormir ; attendre l'école...

Toutes ces précautions décuplaient le plaisir, Jak en était conscient. La première fois, son acte irréfléchi l'avait comblé, mais par ignorance.

Maintenant, il savait, pour l'avoir éprouvé dans sa chair, quel merveilleux frisson s'emparait de lui dès le matin et s'amplifiait jusqu'au petit jour suivant...

Et puis, il y avait cette récompense discrète, cette gourmandise à savourer sans modération, ce plaisir à voir, à toucher et à sentir : la grotte aux trésors. Entre les livres d'Anton et les trois caisses intactes de flasques de rhum (les réserves de confiseries de Jak disparaissant aussi vite qu'ils les reconstituaient), le repaire des contrebandiers débordait désormais de radios, de sextants et de compas, de tableaux et de cartes anciennes, de jumelles et de longues-vues, de bibelots, de coffrets à bijoux, de joailleries de toutes natures et d'une boîte à chaussures presque remplie de portefeuilles, de billets et de monnaies, dont un bel échantillon de pièces et de coupures étrangères.

Ils devaient arrêter. Au moins, marquer une pause. « Amasser sans compter » ne pouvait se poursuivre éternellement. La grotte était pleine ; dehors, on se mobilisait. Le moindre soupçon à l'encontre de l'un d'eux, et leur sort était scellé.

Les vols se firent donc plus rares, moins audacieux – mais ils ne cessèrent pas.

« Cette fois, c'en est trop. Si les miliciens ne font rien, faudra s'organiser nous-mêmes. »

— Qui a dit ça ?

— Je n'ai pas pu voir, j'étais à la cuisine, de corvée de pluches. Mais ils étaient plusieurs à parler, il y en avait même deux ou trois à la porte.

— Ce n'est pas la première fois que des pêcheurs menacent de jouer les gros bras, répondit Anton en haussant les épaules.

— Pas que des pêcheurs, poursuivit Jak. Des boutiquiers étaient là, à une autre table, et ils ont dit : « Si vous faites quelque chose, on est avec vous. C'est mauvais pour les affaires, tout ça. »

— Faire quoi ? Créer une patrouille ?

— Non, aller aux miliciens, je crois.

— Que les miliciens viennent donc, qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Des rondes ? Ce ne serait pas la première fois. Installer des gardes ? Mais pour combien de temps ? Les vols ne sont plus assez importants pour les retenir plusieurs nuits de suite.

— T'es sûr ?

— En tout cas, je préfère les miliciens à des marins qui s'installent en vigies dans des bateaux. Ils pourraient veiller longtemps et se montrer plus féroces...

— Justement, un milicien a dit qu'ils n'avaient pas le droit de faire ça eux-mêmes. Mais qu'on leur en voudrait pas non plus.

— Les miliciens étaient là ?

— Non, sont passés plus tard, juste pour voir mes parents. Ils cherchent un étranger qui viendrait par là un peu trop régulièrement,

justement quand il y a des vols. À mon avis, ils font ça dans tous les restaurants.

— Ça devient plus sérieux, s'ils passent le mot aux autres : "Allez-y, tapez-leur dessus, on vous couvre, honnêtes gens !" Tu parles... "Faites le boulot à notre place", oui !

— Ils n'ont pas dit ça.

— Mais c'est à ça que ça revient, non ? Ils disent que c'est interdit, comme ça personne ne peut leur faire de reproche, ils avaient bien prévenu tout le monde. Mais ils glissent aussitôt qu'on ne leur cherchera pas d'ennui, alors les autres savent qu'ils peuvent y aller. Et s'ils n'y avaient pas pensé eux-mêmes, l'idée est lancée ! D'ici deux ou trois nuits, il y aura des marins de planqués dans certains bateaux.

— Tu crois ?

— Avec des gaffes dans les mains... Et d'autres, pas loin, prêts à venir à la rescousse.

— Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

— Ce soir... rien. Je suis encore malade.

— Même pas pour une promenade au port ? »

Anton se redressa dans son lit. Pourquoi Jak insistait-il ? Depuis quatre jours qu'il était alité, il ne s'était levé qu'une fois, il y a deux nuits. Ce n'avait pas été facile avec la fièvre, mais comment rêver meilleur alibi ? Anton ne s'était pas risqué à un gros coup, ils s'étaient contentés de « visiter » le bateau du pêcheur qui leur avait donné le goût du large. La prise s'était montrée aussi bonne qu'inattendue : le portefeuille du patron, dans un placard protégé par un simple cadenas ! De quoi le mettre en rogne – et Anton ne doutait pas que son influence sur les autres pêcheurs expliquât en partie les propos que Jak venait de lui rapporter –, d'autant plus qu'il contenait une lettre dont les deux garçons riaient encore : sa maîtresse l'appelait « mon Petit-Loup »...

« Pas ce soir, pour rien au monde ! surenchérit Anton. Et je garde le lit encore deux jours, ordre du médecin... »

— Depuis quand un pirate obéit-il aux ordres d'un docteur ? »

Jak jubilait, laissant Anton s'interroger tandis qu'il examinait sa chambre, du moins la part qui lui revenait – à côté, la grotte aux trésors semblait un palace. Les lits vides de ses frères encombraient les trois quarts de la pièce. Anton ne disposait que d'un cosy sommaire, fait d'un lit d'enfant (il n'avait pas encore amorcé sa croissance, mais ses pieds débordaient) et d'une étagère fixée au mur, sans un seul

livre, juste occupée par ses affaires de classe et quelques vêtements. Jak bénéficiait d'une chambre entière, puisque fils unique, et plus grande que celle-ci.

« Et qu'est-ce qui attirerait un mourant jusqu'à un port qu'il connaît les yeux fermés ? »

Anton ne mentait pas : ses frères, qui dormaient tard le dimanche matin, lui avaient imposé de jouer sans bruit et volets fermés. Ces automatismes lui étaient revenus quand il avait eu besoin de regagner la grotte aux trésors sans réveiller les restaurateurs. Jak n'y parvenait toujours pas, il devait se munir de la torche électrique dont il réduisait le faisceau lumineux en plaquant ses doigts sur la lentille.

« Un mourant se traînerait jusqu'au port pour ouvrir les yeux !

— Quelle pitié ! Faire languir de la sorte un homme à l'article de la mort...

— Pas n'importe quel homme, un pirate !

— Un pirate ? L'affaire est sérieuse, Tavernier de malheur, causons !

— Non, Capitaine. Lève-toi !

— Sache que mon corps ne reçoit pas d'ordre ; ni de moi ni de personne, d'ailleurs. C'est lui qui ordonne à ma mère d'appeler le médecin pour qu'il lui ordonne à son tour que nous restions au lit, mon corps et moi, voilà tout.

— C'est vrai que tu n'es plus que l'ombre de toi-même depuis que tu as perdu *ton* navire.

— *Mon* navire ?

— *Ton* navire.

— Il est là ?

— Il t'attend. »

Bien sûr, il n'y avait pas pire moment. Des marins allaient monter la garde, d'une nuit à l'autre. Et peut-être dès celle-ci... Ce genre de décision peut être longuement médité, mais une fois l'idée acceptée... Pour ne pas être en reste, les miliciens passeraient plusieurs fois dans la nuit, certaines fois ouvertement, pour que tout le monde le sache, d'autres fois avec plus de discrétion. L'équipage de la goélette – combien étaient-ils ? six, huit ? sans compter les propriétaires et leurs éventuels invités – aura été averti par les autorités portuaires et ne dormirait que d'un œil. Bref, d'un côté, rondes, sentinelles et des hommes sur leur garde, de l'autre, un malade – non, un convalescent – et son second, fidèle compagnon, toujours deux pas derrière... Mais la vengeance ne souffre pas la lâcheté : il devait y aller.

Il suffit de le vouloir vraiment...

« Juste un œil, alors.

— Oui, Capitaine. Et même les deux, si tu veux, du moment que tu tiens ta promesse.

— Quelle promesse?

— Les clés. Ils doivent te donner les clés. C'est ce que tu as dit.

— Ah, oui, les clés... Alors, un œil cette nuit, un œil demain...

— Et la nuit d'après...

— ... les yeux fermés! »

Jack n'avait pas tort. Trop attendre compromettrait leurs chances, tandis que son statut d'écolier malade méritait d'être dignement exploité. Il décida donc qu'ils se présenteraient dès le lendemain à l'homme à la casquette, forts d'une recommandation facile à dénicher : quel plaisancier ne comprendrait que son rêve d'embarquer sur un si beau voilier abrégât sa convalescence ? À bord, mais une fois la clé en poche, il se donnerait en spectacle, lui, l'invisible, et l'on serait obligé de le raccompagner chez sa mère, pour le mettre au lit. Formidable alibi... À condition, toutefois, de choisir le bon public – des marins d'ici, mais pas un pêcheur qui risquerait de partir à la prochaine marée avant d'ébruiter sa défaillance.

Leur excursion nocturne ne les conduisit pas au port, mais tout près, sur la terrasse blanchie à la chaux du magasin de souvenirs désaffecté qui surplombait la rade. La boutique avait déménagé depuis longtemps de l'autre côté, vers les nouveaux quartiers, juste en front de mer. Mais d'ici, à l'abri derrière les balustrades ventruées, ils pouvaient s'installer confortablement et balayer du regard toutes les installations portuaires entre les deux jetées.

Leurs jumelles, prévues pour un usage maritime, grossissaient trop, leur interdisant toute vue d'ensemble, et se montraient d'autant moins lumineuses. Ils se promirent d'en voler d'autres, mieux adaptées. Ils pouvaient presque examiner chaque vaisseau ou les porches et entrées des échoppes les plus lointaines, mais devaient observer à l'œil nu les quais et ruelles qui se répartissaient de part et d'autre de la large promenade qui joignait les deux ports.

Une heure de surveillance leur apprit qu'aucune sentinelle ne veillait sur les bateaux, mais ne les renseigna guère sur la fréquence des rondes de la milice. Anton devait rentrer, même s'il était peu probable que sa mère s'inquiât, au beau milieu de la nuit, de la qualité de son sommeil, d'autant qu'il devait lui paraître bien silencieux...

Quant à Jak, s'il ne dormait pas assez, son visage et son humeur en porteraient la trace éloquente le lendemain. Or, demain, ils devraient sembler vaillants à l'embauche.

Anton rapporta ses jumelles sur le navire aux sirènes enlacées – *sa* goélette. Sortie des chantiers de Southampton en 1904, restaurée après guerre; coque acier de sept mètres quatre-vingt-dix de large, d'une longueur hors tout de cinquante et un mètres et demi pour quarante-deux mètres et quarante centimètres à la flottaison. Et quelque deux mille deux cent soixante mètres carrés de voiles... Lors de la restauration, l'architecte avait ordonné de démonter le rouf et les claires-voies afin d'enlever le revêtement initial, en pin jaune, et de le remplacer par un composite de contreplaqué marine et de teck; les membrures de chênes avaient également été changées. Des winches en bronze, tous frappés des deux sirènes, s'étaient substitués aux originaux. Les emménagements intérieurs privilégiaient jusqu'à l'outrance l'acajou, le cuir et le bronze dans la cabine du propriétaire, assez vaste pour accueillir un lit double à bâbord faisant face à un grand canapé; au centre de ce véritable appartement trônait une cheminée en fonte; la cuvette des toilettes en porcelaine sur métal repoussé avait été complétée par un lavabo qui figurait un temple antique curieusement niché dans un paysage de bocage anglais. Et elle avait été rebaptisée *Nathalie*, un prénom français probablement en relation avec les origines du fondateur ou de l'un des principaux actionnaires de la société américaine qui s'en était portée acquéreur.

Anton avait trouvé dans une revue nautique un descriptif détaillé et illustré, accompagné d'un trop rapide historique, sur l'architecte qui l'avait remise en état. Une photo de la cabine montrait, de dos, la femme de la première visite du *Nathalie*, le visage réfléchi dans un miroir précieux alors qu'elle se maquillait. Son expression, à la fois et très étrangement grave et rêveuse, l'avait touché, bien qu'elle soit très vieille.

Pour se faire présenter à l'amiral américain, Anton porta son choix sur un bijoutier obséquieux, qui ne fréquentait son petit yacht à moteur que le dimanche, lors d'un pique-nique rituel, et qui ne s'aventurait pas une fois l'an en cabotage. Celui-ci l'écouta avec patience et bienveillance, puis promit d'intervenir : après tout, il pouvait également tirer profit de ce contact et, en sa qualité de vice-président de la commission portuaire, il était en droit de se considérer tout désigné pour souhaiter la bienvenue à un hôte de cette importance. Recommander le service des deux « moussaillons », à la fin évidente de leur autoriser de caresser le vain espoir d'une virée sur la goélette, quoi qu'ils en disent, constituerait du reste une excellente entrée en matière. Madame aurait peut-être plaisir à visiter son magasin...

L'homme en blanc les salua d'un geste de la main bien avant qu'il devînt manifeste qu'ils venaient s'adresser à lui. Une manie. Quelle faiblesse dissimulait-elle ? Ce terrien avait-il conscience que, malgré son déguisement, son voilier et ses dollars, il ne serait jamais un marin ? Quelle considération escomptait-il de la part de ce plaisancier dominical et de ces quelques pêcheurs bolcheviques ?

Anton l'observait, il voulait connaître celui qui possédait *son* navire. Cette nuit, il lui volerait quelques brouilles ; mais plus tard, c'était décidé, il lui reprendrait le *Nathalie*, d'une manière ou d'une autre. Et il rebaptiserait plus dignement la goélette ! En attendant, ce complexe inciterait l'étranger à accepter l'offre du bijoutier.

Il avait vu juste : les sept membres de l'équipage suffisaient amplement pour l'entretien du voilier, mais l'homme en blanc ne refusa pas la main-d'œuvre proposée. Il ajusta sa casquette d'amiral le temps

de leur assigner une tâche : laver le pont et aider à ranger les réserves que le cuistot partait faire en ville. Voilà, ils étaient sur place et pourraient aller et venir à leur guise, se perdre éventuellement dans les cabines.

La femme qui accompagnait le faux pacha n'était pas celle de l'an passé. Beaucoup plus jeune, excessivement maniérée et recouverte d'or et de diamants, étonnamment autoritaire. Avait-elle repris les habitudes de la précédente ? Il faudrait le vérifier... Visiblement, elle s'ennuyait déjà. Elle approuva rapidement l'invitation à peine sous-entendue du commerçant qui n'en revenait pas d'ouvrir les portes de sa boutique à une authentique gravure de mode ; mais il n'eut pas tourné les talons pour lui montrer le chemin qu'elle levait les yeux au ciel.

Avant que l'homme en blanc n'allumât un nouveau cigare, les enfants avaient trouvé seaux et serpillières. Ils se lancèrent immédiatement dans le lavage d'un pont déjà impeccable, prenant soin de s'éloigner assez des adultes pour qu'ils s'en aillent sans davantage se soucier d'eux.

Quelques minutes plus tard, un matelot vint leur parler, probablement pour leur délivrer une recommandation quelconque, mais il les surprit tellement absorbés par leur tâche qu'il sourit et regagna son poste sans rien dire. Jak fit un clin d'œil à Anton. Ils poursuivirent leur corvée jusqu'à l'arrivée de la camionnette de l'épicerie fine de la ville. Le cuisinier en descendit sans manifester d'empressement pour emporter tous les cartons qui devaient rejoindre le navire. Il s'appuya contre l'arrière de la voiture, sortit un paquet de cigarettes et en alluma une avec le détachement d'une publicité de cow-boy. C'était le moment qu'ils guettaient. Ils se précipitèrent.

Leur ferveur ne trompait personne : ils se berçaient d'illusions s'ils pensaient gagner au mérite une promenade à bord de la goélette. En attendant, ils redoublèrent d'efforts et se montrèrent des plus utiles. Le cuisinier, qui leur désigna les gros cartons de provisions destinées à la réserve, les précéda pour accéder aux placards où tout devait être calé.

Les enfants se passèrent les affaires, les rangèrent d'instinct à leur place. Le cuistot les regarda en tenant sa cigarette dans son dos. Pour lui éviter de disperser les cendres par terre, Anton ferma la porte à clé et, après avoir vaincu une quinte de toux, lui tendit le trousseau. Un instant, l'homme hésita à lui abandonner la charge d'ouvrir et

de refermer les placards, puis se ravisa. Il écrasa son mégot dans un cendrier de poche doré et reprit possession des clés.

Les derniers cartons, bien plus légers, concernaient des articles pour la salle de bains du pacha : de petits savons parfumés d'une fabrique réputée dans la région. Le cuisinier permit aux deux enfants d'admirer le luxe de la cabine de l'amiral, mais pas d'y pénétrer, afin d'épargner un tapis aussi moelleux qu'un gazon. Après avoir ôté ses chaussures, il se chargea lui-même de disposer les savonnets dans le placard qui leur était réservé, laissant les moussaillons sur le seuil de la porte.

À son retour, Jak ne parvint pas à réprimer son émerveillement et se lança dans un discours incompréhensible, tournoyant tout autour du cuisinier qui peinait à se rechausser. Anton, de plus en plus pâle, tenta de les interrompre d'un geste. Ni Jak ni le cuistot n'eurent le temps de s'interroger sur ce qu'il voulait dire que le garçon virevoltait, foulait l'épais tapis, retrouvait l'angle de la photo, revenait sur ses pas et, chancelant, se raccrochait de justesse à la porte avant de s'évanouir.

Le bijoutier arriva bientôt et fut heureux de ne pas être contraint de reconduire le malade chez lui – d'ailleurs, il n'avait pas la moindre idée du quartier où il pouvait loger, la sympathie que lui inspirait son dévouement n'allait pas jusque-là. Jak venait d'avoir un éclair de génie en réclamant de profiter de la camionnette de l'épicerie : le détour serait suffisant pour obliger le livreur à expliquer son retard, ainsi, avant demain, toute la ville saurait qu'Anton était malade au point de nécessiter une ambulance.

Le mot « ambulance » plut à l'épicier, qui le répéta effectivement.

De retour dans sa chambre, Anton vida ses poches. Il avait réussi à prendre trois empreintes de clés dans de petites boîtes de cire tendre, dont celle de la cabine de l'amiral et celle du capot qui la desservait. La troisième menait à la cabine de l'équipage. Il lui faudrait pas mal de travail sur son étai pour tenir sa promesse, mais ils devaient agir cette nuit.

Tandis qu'à coups de lime précis il finissait d'adapter le profil de la dernière clé, Anton expliqua de nouveau son plan à Jak. Dans la journée, ils avaient entendu dire que la milice patrouillerait dorénavant plus souvent, toutes les deux heures, mais il leur avait été impossible d'en savoir plus, notamment si cette mesure commençait cette nuit ou une autre. Ils attendraient donc le passage des miliciens

sur la terrasse du magasin de souvenirs et devraient opérer en moins d'une heure afin de se donner une marge de sécurité et d'anticiper l'irrégularité des rondes.

L'approche ne présentait pas de difficulté. De la boutique au quai, il n'y avait qu'un lampadaire, dont ils avaient brisé la lampe la veille. L'ampoule n'avait pas été remplacée. Il faudrait enfermer les sept matelots et le cuisinier endormis dans leur cabine, en laissant la clé dans la serrure pour les empêcher d'ouvrir de l'intérieur (penser à la reprendre au moment du départ). Ouvrir la cabine de l'amiral. À cette heure, le couple dormirait. Ce ne serait pas la première fois qu'ils pénétreraient dans une chambre occupée : pas de lumière, pas de bruit ; marcher lentement, décomposer ses gestes ; attention aux bras, au parquet pas entièrement recouvert du moelleux tapis. Sous le hublot, le placard. Deuxième tiroir – sur la photo, béant légèrement, il permettait de voir négligemment l'opulence des Américains. Anton passerait devant et irait directement crocheter celui-ci sans se soucier d'aucun autre. Jak attendrait à la porte, presque close : les bruits du dehors ne devaient pas en franchir le seuil. Ouvrir le tiroir, s'emparer du coffret à bijoux, refermer le tiroir, ressortir aussitôt. Ne rien prendre d'autre. « Tu as bien entendu, Jakova ? Rien d'autre, pas cette fois. » Jak répéta le plan, jusqu'au dernier détail : la boîte serait abandonnée fermée dans un sac sous l'appontement même du voilier, ils ne devaient pas courir de risques inutiles. Ils avaient repéré l'endroit en lavant le pont, de sorte à être masqués par le canot ; si un matelot sortait à ce moment, il ne verrait que les deux enfants, comme s'ils étaient revenus admirer le *Nathalie*, et pas de trace du coffret. Nouvelle répétition du plan. Ils renouvelèrent le serment des pirates. *Il suffit de le vouloir vraiment !* Ils étaient prêts.

Les plans d'Anton se montraient toujours infaillibles, et Jak tout autant imprévisible.

Le coffret pesait des tonnes, comme le cendrier à l'effigie de la goélette qui déformait la poche de Jak. Anton haussa les épaules et Jak lui remit son trophée, un incorrigible sourire aux lèvres – chaque fois, il devait voler quelque chose de sa propre initiative. En arrimant l'ensemble au ponton, Anton laissa les trois clés glisser silencieusement dans l'eau. Ils restèrent ensuite tous deux quelques minutes immobiles.

Le port dormait dans sa symphonie répétitive que nul bruissement automobile ne perturbait. Ils avaient le temps de rejoindre la terrasse

du magasin, de passer le toit attenant de la boutique de vêtements, de redescendre dans la cour du petit immeuble dont le mur d'enceinte s'écroulait du fait d'un arbre bicentenaire.

Ils le savaient, ils ne commettraient plus de vols avant le printemps, la grotte aux trésors regorgeait déjà de trop de preuves. Ces bijoux s'ajouteraient à la longue liste de ce qu'ils devraient refourguer à un receleur, quand ils en connaîtraient un de confiance et auraient l'âge de le faire, selon la leçon qu'ils avaient tirée de leur première aventure sur le port. Rien ne les pressait cette fois, le temps jouait même en leur faveur : qui se souviendrait de ces bijoux dans cinq ans ?

Cinq années...

Anton et Jak peinaient à partir. Ils ne retourneraient sur les quais dans les prochains mois qu'en tant que « gamins » et « moussaillons », plus jamais la nuit en pirates...

Ce n'était pas vraiment un adieu, ne serait-ce que parce qu'il faudrait bien revenir d'ici quelques jours pour reprendre le coffret – ce qu'ils pourraient faire de jour sous couvert de mille et un prétextes, ce ne serait pas une première –, mais quitter les pontons leur pesait.

Ils se regardèrent et s'autorisèrent en même temps un soupir d'adieu provisoire.

En écho, un troisième soupir les stoppa net dans leur départ.

Anton savait parfaitement comment réagir.

Jak connaissait également son rôle.

Depuis plusieurs mois qu'ils écumaient la flottille de deux ports, ils n'avaient jamais été inquiétés ni sur le fait ni même à proximité d'une effraction. Plusieurs fois, ils avaient croisé des marins ou des promeneurs, mais qui aurait fait attention à deux enfants en balade, qui plus est aux « gamins » ? À leur âge, la passion pour les voiliers justifiait tous les abus : leur présence à une heure aussi avancée de la nuit n'avait rien de réellement surprenant.

Après avoir envisagé bien des scénarios, Anton avait opté pour une stratégie unique, simple, efficace. Surpris hors du bateau et sans objet volé sur eux, ou bien découverts dans un cockpit au capot fracturé et en train d'arracher la radio à grands coups de chaussure, ils étaient innocents. Telle était la règle de base : l'innocence. Si aucune preuve ne pouvait étayer un soupçon, ils compatiraient : tout le monde peut se tromper, vous avez raison d'être méfiant, avec tous ces vols on ne peut plus se fier à personne, etc. Dans tous les autres cas, quand des preuves indéniables les accablent, alors il leur faudrait nier. Tout nier, et avec véhémence. Hurler, se débattre, trépigner, pleurer si nécessaire : mais que tout le monde sache qu'ils étaient innocents.

Innocents.

Le point fort de cette stratégie, testée et répétée par l'un comme l'autre, chez eux et en classe, c'est qu'elle sème inévitablement le doute ; elle agit à la manière d'une rumeur. Certains y adhèrent sans réserve et d'autres la refusent tout aussi catégoriquement, mais la plupart, l'immense majorité des gens n'ose plus se prononcer. Et

pour renforcer cet effet, pour saper l'autorité des réfractaires, ils se présenteraient humblement pour les deux amoureux de la mer et des bateaux qu'ils étaient, l'un chétif et l'autre un peu simplet... Deux braves garçons qui rendaient de multiples services aux travailleurs de la mer, des gars du pays que les capitalistes étrangers exploitaient honteusement lors de leur croisière sur l'Adriatique... Des boucs émissaires désignés, soumis à tellement de tentations, mais honnêtes – les témoignages afflueraient en leur faveur : qui n'avaient-ils pas aidé ou dépanné dans les deux ports ?

Cependant, le troisième soupir l'avait désarçonné, mais Anton s'était aussitôt ravisé.

Quelqu'un était là.

Les avait-il vus, impossible d'en juger. Les avait-il vus sortir de la goélette ou placer le sac sous l'appontement, impossible de le savoir.

Ils devaient attendre que l'autre se manifestât. Cela, tous les deux le comprirent et ils ne bougèrent pas. Jak, selon son caractère, fronçant les sourcils et serrait les poings. Anton ne tenta pas d'étudier le léger frisson qui faisait trembloter la mâchoire de son impétueux compère, il en connaissait le sens : Jak était prêt à bondir sur l'inconnu, oubliant tout de leur plan, exposant leur culpabilité aussi sûrement que s'il signait des aveux, réduisant à néant toutes les chances de la stratégie de l'innocence.

Cette réaction, Anton l'avait prévue.

Mais, au moment de l'accomplir, Anton douta. Le geste n'allait pas marcher. Malgré sa simplicité extrême, il lui sembla soudain trop cérémonial. Il l'avait si patiemment imaginé et tant de fois répété, s'obligeant à le réserver pour l'occasion ultime, comme une indispensable et unique parade, qu'il refusait de croire posséder une telle emprise sur Jak.

Pourtant, dès que le corps lourd de Jak se mit en branle en direction du soupir, il marqua une pause avant de dépasser son jeune ami, comme s'il guettait son assentiment muet. Il suffisait donc à Anton de tendre le bras et de poser sa main sur son épaule, fermement mais sans brusquerie. Un rite d'apaisement, ni plus ni moins, entre la marque d'autorité et le geste affectueux.

Jak avait-il frissonné ?

Anton pressa légèrement sa paume, conformément au scénario qu'il avait réglé.

Jak s'immobilisa – obéissant.

Anton tressauta à son tour. À ce simple contact, deux images venaient de surgir et de défiler, avant de disparaître tout aussi inopinément. D'abord, Anton avait revu son père qui se penchait vers lui afin de l'aider à se relever d'une chute de vélo, remplaçant le mot qu'il ne prononcerait pas par une brève accentuation de la pression de ses doigts. La représentation s'était effacée immédiatement, substituée par une autre, beaucoup plus probable : son chien s'apprêtait à sauter à la gorge de ses ennemis à la sortie de l'école et Anton contenait toute sa fureur dans la paume de sa main posée sur sa tête. Mais il n'avait jamais possédé un tel molosse – ni aucun vélo. L'avait-il rêvé ?

Un nouveau soupir se fit entendre.

Cette fois, Anton localisa la source du souffle approximativement vers le canot. Un homme en vigie ? Non : pourquoi attendre qu'ils n'aient plus le sac pour intervenir ? Ou bien était-ce un marin qui serait rentré au bateau après une virée dans les bars de la ville ? Ils l'auraient vu avant... Et que ferait-il depuis tout ce temps derrière cette barque ?

Il y eut un autre bruit. Enfin, plutôt un rot. Qui venait très distinctement du canot. De l'intérieur du canot. Un énorme rot. Jak pouffa et Anton força l'étreinte de sa main. Jak refréna à peine ses gloussements. De l'intérieur ? Un rot ?

Une bouteille sortit alors de la barque, le goulot pointé en avant, deux mains cerclées à sa base, prolongées de deux longs bras tendus ; puis la tête d'un vieil homme termina ce redressement spectaculaire. Au cinéma, on montrait les vampires se lever ainsi dans leur cercueil, sans prendre appui ; lui semblait tiré par sa bouteille. Un ivrogne.

L'Ivrogne, corrige le commandant en inclinant la tête en direction du cendrier aux sirènes.

Assis, l'homme respira à plusieurs reprises, bruyamment, une expression d'une grande dignité placardée sur la figure. Le regard droit sur l'horizon, il rota à nouveau.

« Silence, matelots ! Ne pas réveiller le bienfaiteur qui dort. »

Jak s'arrêta de rire et Anton se demanda s'il devisait avec eux ou s'il délirait tout seul. Il ne les regardait toujours pas. Il conférait peut-être avec des chimères, mais ces paroles pouvaient tout aussi bien leur être destinées.

Et quel en était le sens ? Il n'avait pas dit « moussaillons », mais « matelots », ce qui ne faisait guère de différence, tout compte fait.

Les connaissait-il ou s'adressait-il à n'importe quel matelot, considérant qu'en ces lieux et à cette heure il ne pouvait que s'agir de marins? Quant au bienfaiteur, de qui parlait-il? Et le bienfaiteur de qui, à propos? Est-ce que certains malfrats n'employaient pas cyniquement ce terme pour qualifier leur victime? D'autres conjectures se pressaient dans sa tête, mais il fut à nouveau interrompu.

« Ne vous a-t-on jamais appris à quitter un canot sans le faire tanquer! » gronda l'ivrogne.

L'allusion ne relevait plus de la coïncidence. En sortant du bateau, ils avaient dû faire gîter le canot où le poivrot se trouvait, ce qui expliquait sa confusion.

Que savait-il? Qu'avait-il vu exactement?

Jak jugea la situation tout autrement : ses poings s'étaient desserrés et la main posée sur son épaule n'exerçait plus aucune sorte d'effet. Il se leva. Le soûlard le regarda.

Plan B, se dit Anton, reprendre l'initiative.

« Bonsoir, monsieur », s'appliqua-t-il à prononcer poliment, calmement, mais pas trop fort.

Jak comprit-il le message? Peut-être : à son tour, il salua le vieil homme de la tête. Et il se tut, ce qui était essentiel.

Le regard s'était détourné vers Anton, puis avait plongé sous ses pieds, comme s'il sondait l'appontement, précisément là où la corde était attachée.

Que savait-il? Qu'avait-il vu? Probablement rien, puisque allongé dans le canot. Non, bien sûr... Il les avait simplement entendus, le tangage l'ayant sorti de sa torpeur éthylique... Il ne savait rien, tout au plus se hasarderait-il dans quelques présomptions. Mais qui écouterait les conjectures d'un ivrogne?

Maintenant qu'il lui faisait face, Anton étudia ce visage. Pas une figure de marin burinée par l'alcool, plutôt une tête d'instituteur. Ou de prêtre, lui confierait Jak plus tard. Impossible de distinguer la couleur de ses yeux, ils semblaient gris – étaient-ils verts ou bleus? Singulièrement clairs, en tout cas. De longs sourcils en bataille; cheveux d'un gris tumultueux; oreilles interminables, aux poils foisonnants. Sur tout le visage, des rides, des cernes, des plis partout.

Anton interrompit son inspection, alpagué par une question si évidente qu'il s'étonnait de ne pas se l'être posée plus tôt : que faisait cet homme dans le canot de la goélette? Trop préoccupé par ce qu'il pouvait savoir d'eux, Anton n'avait analysé les mots « le bienfaiteur

qui dort » qu'à sens unique. En quoi le propriétaire du voilier constituait-il un bienfaiteur pour cet ivrogne ?

Saoul, le vieil homme s'était-il assoupi dans la première barque venue et rendait-il ainsi hommage à son bienfaiteur anonyme et involontaire ? Cette explication semblait la plus probable. Cet après-midi, ni lui ni Jak n'avaient entendu parler d'un tel personnage à bord du *Nathalie*.

Inutile de paniquer : ils avaient affaire à un simple ivrogne dont la rencontre n'était qu'une fâcheuse coïncidence. Anton avait prévu le cas : il devait instiller l'idée qu'ils n'étaient que deux enfants qui peinent à dormir tant ils rêvent d'embarquer sur un si beau vaisseau. Pour cela, il devait tourner un compliment admiratif à propos de la goélette, en associant le vieil homme à son enthousiasme de la manière la plus ingénue possible. Il trouvait ses premiers mots quand le poivrot tomba à la renverse dans le canot.

Anton se redressa, Jak était déjà penché sur l'ivrogne.

« Il s'est rendormi ! Ah, la trouille !

— Tais-toi.

— J'ai cru qu'il nous avait...

— Mais tais-toi donc ! »

Anton prit son ami par le bras et pensa le tirer vers lui, mais Jak n'accepterait pas de se laisser conduire après qu'il lui avait ordonné sèchement de se taire. Anton se contenta donc de partir. Comme prévu, Jak lui emboîta le pas, avec un retard suffisant pour démontrer qu'il agissait de son propre chef.

Ils n'avaient pas fait dix mètres que le vieil homme leur adressa un « Pirates du soir, bonsoir ! » tonitruant.

Anton tressaillit. Toutes ses certitudes s'écroulèrent d'un coup. Le poivrot savait tout. Il ne donnait pas l'alerte. Il ne les poursuivait pas. Anton ne comprenait ni comment ni pourquoi, mais il n'avait plus le moindre doute ni la moindre illusion à ce propos : l'ivrogne savait.

Ne pas presser le pas. Ne pas se retourner. Garder la tête en place même si elle lui semblait subitement prisonnière de deux blocs de glace en étau. Respirer, calmer Jak...

Par bonheur, Jak marchait à l'unisson. En tout cas, il ne s'écartait pas de la route et ne changeait plus son allure.

Anton se répéta qu'il s'en allait, qu'il rentrait chez lui, comme prévu. Il ne fuyait pas. Il n'était pas un lâche, il se tenait au plan. Il était un excellent comédien. Il ne fuyait pas.

« Il faut tout arrêter. Ne pas retourner à la grotte aux trésors. Je regagne mon lit, comme le grand malade que je suis. Toi, tu ne fréquentes pas les quais sans moi, tu aides tes parents ; voilà, tu es un fils modèle, un exemple pour moi... Nous sommes des anges, pas des pirates. Des anges.

— T'as peur d'un ivrogne ?

— Quel ivrogne ? Tu l'as vu boire, peut-être ?

— J'ai vu la bouteille !

— Et tu l'as entendu roter, tout comme moi. Mais je ne l'ai pas vu boire et je n'ai pas senti son haleine. Alors, je ne sais pas s'il était saoul ou non. Ni qui il est, et c'est ça qu'il faut découvrir.

— Et comment, si on ne va plus au port ?

— Je ne sais pas. »

Oui, Anton l'ignorait. Il se croyait fort et malin – ô combien ! –, celui qui a tout prévu, tout envisagé, celui à qui rien n'échappe jamais – mais il s'était mépris. Son inconséquence lui donnait le vertige – et sa lâcheté... Sempiternel ping-pong : il venait de prendre la fuite parce qu'il n'avait pas su anticiper, et encore moins réagir. Et si aucune solution ne surgissait dans son esprit, c'est qu'il ne parvenait à se concentrer que sur l'urgence de se mettre à l'abri – et de se trouver des excuses, et de se composer une allure de dignité... Il se haïssait.

Le commandant Petrack étire sa nuque, tord son cou, frotte le bas de son visage, masse sommairement ses épaules. Cet épisode le touche, mais son analyse demeure incomplète. Il dissèque sans peine le sentiment d'insécurité qui l'avait envahi, révélant son désir et son impuissance à maintenir le monde en équilibre, son incapacité à le

façonner à sa manière, cette ambition démesurée qui a trempé son caractère. Mais ce qui lui échappe, inexorablement, c'est la violence crue des émotions...

Comment pleinement revivre, dans sa chair, le séisme de tels événements, éprouver l'onde de choc qui l'avait emporté, tressaillir aux idées qui se bouscullaient, s'en approcher au point de s'y noyer encore... Ces souvenirs familiers, ressassés, qu'il visualise couchés et ordonnés devant lui, comme une phrase mille fois récitée, ne forment qu'une succession de mots dont il maîtrise le vocabulaire et la syntaxe, mais dont l'essence poétique, jadis si puissamment déterminante, le fuit. Comment les relier à sa propre enfance?

Est-ce cela, grandir? Devenir étranger à soi-même, un autre si proche?

Les deux moussaillons parvinrent à tenir une semaine entière sans se présenter à nouveau au port pour y reprendre du service. Cette convalescence prolongée constituait une réponse sans surprise au malaise d'Anton et ils s'efforcèrent de paraître calmes et patients.

Le *Nathalie* était reparti deux jours après leur visite, à la date prévue. Une simple brève dans la presse locale signalait une effraction à bord, sans autre détail. Mesure diplomatique? Les autorités ne souhaitent certainement pas ébruiter qu'un Américain en transit, grand capitaine d'industrie, s'était fait cambrioler par quelques bolcheviques... Par contre, le journaliste avait agrémenté son entrefilet d'une photo où l'homme en blanc posait en essayant de mimer un sourire spontané. La jeune femme à ses côtés exhibait insolemment un collier à trois rangs de perles... Anton se souvenait du poids du coffret, qui pendait encore dans l'eau salée, et regrettait amèrement de ne pas s'être autorisé à l'ouvrir. Ce collier, la femme le gardait peut-être dans sa table de chevet? Toujours sur le cliché, derrière elle, légèrement de dos, négligemment assis dans le canapé rouge, figurait également le poivrot du canot, qui regardait ailleurs, droit devant...

À quel titre occupait-il cette place privilégiée?

Décidément, les questions ne faisaient pas défaut. Personne n'évoquait la disparition des bijoux, la femme s'en paraît comme s'il n'en manquait pas un seul, le poivrot-roteur s'avérait l'hôte du *Nathalie*...

Avec une longanimité qu'il s'ignorait, Anton essuya l'humour des marins avec dédain, tandis que Jak se tordait de rire avec eux.

À quelques variantes près, chacun se complaisait à lui rappeler que c'était parce qu'il était tombé dans les pommes que c'était un épicier qui l'avait conduit en ambulance. Si cette blague à répétition démontrait qu'il n'était soupçonné de rien, elle l'énervait au plus haut point, surtout passé sa douzième édition. Mais il devait faire bonne figure, comme s'il l'entendait pour la première fois et en goûtait toute la drôlerie... C'était une comédie difficile pour lui, quasi impossible à jouer. Quand il souriait, ses lèvres ne s'incurvaient pas davantage que l'horizon sur l'océan par temps calme, et ses yeux avaient tendance à s'affaïsser – du moins, les rares photos prises de lui à cette époque le montraient ainsi, alors que, dans ses souvenirs, il souriait vraiment, « à pleines dents ». Pas étonnant qu'il n'ait jamais attiré la sympathie à l'école...

Trois jours passèrent avant que les dernières allusions à son évanouissement et son transport d'urgence disparussent des conversations, l'ultime étant due à « Petit-Loup », qui lui demanda de lui rapporter un kilo de pommes en revenant du magasin d'accastillage.

« Le plus dur, admit-il, ce n'était pas d'écouter cet imbécile se marrer tout seul, mais de m'empêcher de lui servir son petit nom d'amour!

— Faudrait couler sa barque!

— La sienne et toutes les autres, oui!

— Tu crois qu'on peut y retourner? demanda Jak.

— Plus personne ne fait attention à nous, sauf pour nous refiler une corvée mal payée. On revient cette nuit.

— La corde semble intacte.

— Oui. Je la surveille aussi. »

Bien après minuit, ils repêchèrent le sac immergé sous l'appontement. Attendre d'être parvenus par des chemins détournés jusqu'à la grotte aux trésors pour le forcer ne représenta pas une mince épreuve. Un instant encore, ils contemplèrent la boîte à bijoux. C'était un petit coffre ancien, bombé, probablement une pièce d'antiquité, décoré de plaques de cuivre gravées de fresques fleuries d'un style alambiqué. Sur la face avant, juste au-dessous d'une serrure aux seules vertus décoratives, un rectangle de bois plus clair signalait qu'une plaque ornementale manquait et n'avait pas été remplacée. Ils avaient le souffle court. « On y va? » s'impatienta Jak. « On y va », répondit Anton. Bien des fois, Anton avait encouragé son ami à mariner de la sorte, en lui démontrant combien patienter amplifiait le plaisir; cette fois, tel ne fut pas le cas. Absolument pas.

En tout et pour tout, le coffret ne contenait qu'un cendrier.

Pas n'importe lequel, celui que Jak avait volé et que le tourbillon d'événements avait chassé de leur mémoire.

Sinon, rien. Pas un bijou.

Anton se souvenait parfaitement du poids de la boîte la nuit du vol, elle était loin d'être vide. Il revoyait ses gestes, rapides et précis, lorsqu'il l'avait disposée dans le sac en compagnie du cendrier. Aucune alchimie n'expliquait cette évaporation : quelqu'un avait repêché le sac avant eux, quelqu'un avait vidé le coffret pour y substituer le cendrier, quelqu'un avait tout remis en place dans leur sac – excepté le butin.

« On s'est fait avoir ! jura Jak.

— Oui. On s'est fait doubler. Par cet ivrogne !

— Ce supposé ivrogne, lui fit remarquer Jak sans la moindre malice.

— Il était le seul à pouvoir connaître notre cachette. Il a fait semblant de rien et, juste après notre départ, il a tout récupéré.

— Il a pris notre butin !

— Oui, mais pour le remettre à sa place.

— T'es sûr ? Il l'a peut-être gardé pour lui...

— Si les bijoux avaient effectivement disparu, on le saurait. La presse n'en aurait peut-être pas été informée aussitôt, mais dans le port, tout se sait... Le *Nathalie* est reparti, il n'y a pas plus de milice qu'avant, rien n'a changé... La seule raison, c'est qu'il a remis les bijoux dans le tiroir, mais sans le coffret.

— C'est un dingue.

— T'imagines la tête de l'homme en blanc ? Sa commode forcée et pas une pierre qui manque. Par contre, les voleurs ont pris les étuis... Qui va enquêter sur la disparition d'une boîte vide ?

— C'était quand même plus simple de nous dénoncer, ou alors de tout remettre en place. Coffre et cendrier compris !

— Oui, tu as bien raison, Tavernier.

— Pourquoi rapporter le coffret dans le sac ? Il est fou...

— Fou... Ou alors, il n'est pas fou. C'est-à-dire qu'il agit dans un but bien précis. Quand on a pris le sac, son poids était dû au cendrier. Le mettre à l'intérieur du coffret nous a fait croire qu'il contenait toujours les bijoux.

— Et alors ?

— Alors, on y a cru. On a cru qu'on avait gagné. Jusqu'au bout, jusqu'à la dernière minute. Il nous a fait un pied de nez.

— Pas drôle, son tour.

— Non, et justement.

— Il veut nous faire peur ?

— Ou nous mettre en garde. Cette substitution est une sorte de message : je vous ai vus, j'aurais pu vous faire arrêter, mais je ne l'ai pas fait.

— Tant mieux qu'il soit parti.

— Il devait croire que nous reviendrions chercher le sac beaucoup plus vite... J'aurais aimé en savoir plus sur cet ivrogne.

— Ce supposé...

— Ouais, ouais, ce supposé ivrogne... À propos, sur la photo il semblait bien dégrisé le lendemain...

— Ou alors, il récupère vite, le vieux. Plus vite que ton père...

— Même pas drôle, Tavernier...

— Mes respects, Capitaine.

— Repos... Maigre butin. Le coffre ne vaut pas son poids de bûches et le cendrier ne se divise pas.

— Pas grave, puisqu'il faut s'en débarrasser.

— S'en débarrasser ?

— C'est la seule preuve qu'il a contre nous, Capitaine. Avec, il nous tient. »

Le raisonnement de Jak n'était pas bête. Jusqu'à présent, ils s'étaient attachés à ne dérober que des objets dont l'identification resterait incertaine. Si un portefeuille arborait des initiales dorées, ils le jetaient. S'ils ne parvenaient pas à effacer le numéro de série d'une radio, ils s'en défaisaient. Ainsi, si la grotte aux trésors venait à être découverte, la tâche des enquêteurs ne se trouverait pas pour autant achevée, loin de là. Mais si on tombait sur un indice aussi clairement signé que ce cendrier, à l'effigie caractéristique, tout leur système s'écroulerait. Ce trophée ne devait pas rejoindre leur cachette, il constituait une preuve trop évidente.

« On pourrait dire qu'on l'a trouvé... »

Anton réfuta de la tête sa propre mauvaise excuse. Hélas, Jak avait raison. Ce cendrier ne leur avait pas été abandonné pour rien. Dans le but de faire du poids ? Ce n'était pas sûr. Mais il était évident qu'il leur fallait s'en défaire, et au plus vite.

« Je le garde. Ce n'est pas une preuve, c'est un défi. »

Quel défi ? Anton avait dit n'importe quoi. Le cendrier les compromettait, il n'y avait rien d'autre à savoir. Mais il ne pouvait s'y résoudre. Même si l'initiative de son vol revenait à Jak, c'était tout ce qui restait à Anton de *son* navire. Il n'allait pas s'en séparer, inutile d'en reparler.

Beaucoup plus tard, le commandant se demanderait si l'Ivrogne, qui goûtait les énigmes autant que les paradoxes, ne le lui avait pas adressé, finalement, à cette seule fin.

Ils l'avaient déjà décidé avant leur visite au *Nathalie*, mais l'avertissement du cendrier ne leur en laissait plus le choix : les « voleurs du port », c'était fini. Au moins pour cette année. Désormais, ils devraient s'en tenir scrupuleusement à l'identité de leur alibi, être vraiment et n'être seulement que ce couple d'enfants dévoués, tantôt « moussaillons » tantôt « gamins », que chacun se plaisait à saluer dans les deux ports. Cette démonstration appuyée de bonne volonté renforçait leur notoriété, et multipliait d'autant les occasions d'apprécier d'autres yachts et de nouveaux voiliers. Ainsi était-ce au moment où tout devenait plus facile que jamais qu'ils s'imposaient de demeurer honnêtes.

Mais le pire se nichait ailleurs : rien n'avait changé. L'interruption soudaine de toute cette série de cambriolages était passée inaperçue, noyée dans l'insipidité des mille tracas du quotidien. Pas un article dans le journal, pas un commentaire parmi les marins. Même au restaurant, personne n'abordait plus la question, ne serait-ce que pour s'en réjouir... Comme si rien ne s'était jamais vraiment produit, ni arrêté. Voici quelques jours encore, les pêcheurs affichaient leur volonté de s'organiser en patrouille, ils l'avaient oubliée. Maintenant, ils avaient mieux à faire, plus important à penser.

Sa tête avait-elle été réellement mise à prix ? Anton s'interrogeait, et bien qu'il l'ait effectivement entendu dire, il commençait à se demander s'il n'avait pas surtout écouté ce qu'il avait envie d'entendre...

« Peut-être que c'est trop tôt, Capitaine, que personne ne veut en parler de peur que ça revienne... »

— Je ne sais pas... Tous les étrangers n'ont pas porté plainte, bien

des pêcheurs auraient eu honte d'avouer s'être laissé avoir à leur tour, comme un nanti... Il n'y a que nous à connaître le compte exact, mais quand même. Ils disaient qu'ils allaient s'organiser, non ?

— Oh, avec eux... Ma mère, elle le dit toujours, des pêcheurs : “Des hommes, rien que des hommes.” Tu vois le genre... “Des gars qui s'ennuient à terre, ces hommes-là, des grincheux et tout, forts en gueule, alors faut bien qu'ils s'occupent”, qu'elle dit aussi. À l'auberge, faut y être pour le croire, autour d'un verre, t'en vois se créer des unions sacrées, t'en entends des serments à tout jamais, houla. Et puis, le ciel se dégage, et ils se tirent tous, vite fait, pour hisser les voiles. “La marée, tu vois, c'est plus fort que tout”, qu'elle dit aussi.

— Tavernier, tu es un sage.

— Pas moi, mes vieux...

— Quand même...

— Bah, la milice patrouille encore !

— Oui, tu as raison, Tavernier, la milice patrouille encore... C'est son boulot, aussi.

— Alors, on recommence ?

— Non... Ce silence pourrait aussi être un piège... Ou vite le devenir. Tant qu'on ne saura pas ce que sont devenus les bijoux, on ne bouge pas.

— Et l'embrouille du cendrier, Capitaine.

— Oui, l'embrouille du cendrier...

— C'était plus rigolo avant. »

Anton regarda son ami et haussa les épaules. Ils s'ennuyaient. Il fallait en arriver là pour s'apercevoir que depuis un peu plus d'un an ce mot était sorti de leur vocabulaire. Désormais, les corvées du port se révélaient pleinement n'être que des corvées. Disparue l'exaltation de la comédie audacieuse, oubliées les promesses d'aventure ! Comment faisaient-ils jusque-là pour supporter ces gens, pour tolérer leurs ordres, pour accepter ces tâches ? Leur adhésion nécessaire au monde vertueux leur pesait, à présent tout leur semblait vain.

Rompre avec des mois de connivence et de complot, mais aussi d'habitudes, leur avait en outre posé un problème inattendu : qu'allaient-ils faire de leurs soirées ? Pas un instant ils n'envisagèrent de se séparer.

En attendant la tombée de la nuit, qui venait assez vite en ce début d'automne, ils se retrouvaient volontiers sur l'ancienne digue. Assis

à l'extrémité de la promenade, Anton lisait à haute voix ; Jak l'écou-
tait, achevant avec méthode sa boîte de biscuits. Anton commentait
ses lectures avec ferveur et Jak acquiesçait quand ils embarquaient
tous deux à la poursuite de l'Atlantide ou de l'or perdu des Mayas.
D'autres fois, ils se joignaient aux badauds qui rêvaient autour du
port de plaisance et déambulaient le sourire aux lèvres, se touchant
du coude ou se pinçant lorsqu'ils évoquaient tacitement leurs exploits
passés. Jamais ils ne retournèrent à la grotte aux trésors, par prudence
ou, mais cela ils ne se l'avouèrent pas, pour éviter toute tentation.
Ces heures de pure oisiveté constituèrent une expérience nouvelle,
pour l'un comme pour l'autre – chaque soir, le plaisir d'être ensemble
guidait leurs pas vers les quais.

Plusieurs fois, d'abord devant de beaux bâtiments, puis plus sou-
vent face à toutes sortes de navires, ils abordaient l'idée de prendre la
mer « pour de bon », de trouver un engagement sur un bateau. Peu
à peu, cette envie se résuma à un seul mot : *partir*. Partir ensemble,
mais partir.

Le commandant Petrack ferme les yeux et tente de retrouver l'in-
tensité du mot, en le visualisant ou en l'articulant intérieurement,
mais en vain. *Partir*, il en a pleinement conscience depuis longtemps,
était un mot grave qui exprimait qu'il devait cesser de jouer, qu'il
quittait déjà l'enfance. Le terme renfermait à la fois leur malaise et
un espoir, dont ils ne sondaient ni l'ampleur ni les origines. Sa force
leur suffisait, ils ne le prononçaient que rarement, et s'abstenaient de
tout commentaire. D'ailleurs, à l'époque, tous deux le craignaient,
comme si en parler davantage risquait de les engager dans une aven-
ture sans retour – ils abandonneraient plus que parents et camarades,
ils délaisseraient plus que des lieux familiers, des repères par dizaines :
ils savaient qu'ils ne reviendraient pas. Ou alors, s'ils devaient fina-
lement revenir, ils ne seraient plus les mêmes. Tout serait différent,
absolument méconnaissable.

Un soir, Anton s'arrêta bien avant d'atteindre les quais, le regard
braqué sur le large.

« Bientôt, se contenta-t-il de dire après un long moment.

— Bientôt... », finit par approuver Jak.

Ils restèrent immobiles. Cette perspective sur la mer en valait une
autre, ils auraient pu s'installer là jusqu'à la nuit tombée, ou bien
bifurquer vers l'un des ports, ou encore choisir les boutiques...

« Les rats sont revenus, Tavernier.

— Où ça, les rats ?

— Là-bas.

— Où ?

— Chez nous... Ils pullulent, ils assaillent notre repaire, ils sabotent nos prises !

— Ça fait pas si longtemps...

— Comment savoir ?

— Mais, on doit pas...

— Je sais, Tavernier. Je sais... Tels étaient mes ordres. Et tel est le privilège d'un capitaine, non ? En voici de nouveaux : sus aux rats !

— Sérieux ?

— Sérieux... Ou pas. On passe juste voir si rien n'a bougé. »

Rien n'avait changé – sinon leur regard. Après seulement deux ou trois semaines d'absence, la grotte aux trésors ressemblait davantage à la réserve d'une quincaillerie qu'à l'autre de pirates. Ils aspiraient à autre chose, ils découvriraient des enfantillages. Pourquoi avoir amassé sans compter ? Pour faire *comme si* ?

Anton ne laissa rien transparaître, mais il s'accusa aussitôt de s'être fourvoyé dans une de ses comédies habituelles, la plus savamment imaginée de toutes probablement, un compromis judicieux entre fantaisie et réalité... Pourtant, son attrait pour la piraterie ne devait rien aux romans, mais tout aux livres d'histoire : les pirates avaient existé, c'est-à-dire que des hommes, parvenus à l'âge adulte, l'étaient effectivement devenus. Ce n'était donc pas un jeu !

Mais combien d'années devrait-il attendre avant de pouvoir se présenter devant un receleur ? Combien d'années à simplement grandir – lui qui, déjà, faisait si jeune...

Il fallait que quelque chose se passe. Que quelque chose arrive, que quelque chose change.

Partir ? Ne pas rester les bras croisés jusqu'à ce que les amarres se coupent d'elles-mêmes, mais trancher dans le vif. Agir, pas imaginer. *Partir ?*

C'était un sentiment vaguement douloureux, diffus, qui rendait toute chose insatisfaisante : Anton ne se sentait pas encore prêt, pas assez grand.

Ne serait-il jamais capable de renoncer à jouer ?

Cependant, il était devenu le voleur du port. Son butin n'était pas une fiction. Il n'était pas si petit que ça.

Encore que... Ce butin, il l'entreposait dans une cachette qu'il appelait « la grotte aux trésors ».

Où s'arrêtait le jeu ?

Reprendre les vols ne mènerait à rien. *Partir*, il le devinait à présent, ne résoudrait rien.

Attendre de grandir serait pire.

Que désirait-il ?

Jak rompit cette dérive silencieuse à la mélancolie contagieuse en dégageant sans ménagement une caisse enfouie sous une couche de livres : le rhum, leur rhum...

« T'en veux ?

— De ça ?

— Pourquoi pas ?

— Tu veux te saouler ? rétorqua Anton qui se retint d'ajouter « comme un homme ».

— Pas ici ! Allons vomir sur les quais, comme tout marin digne de ce nom !

— On est si bas que ça ?

— Et encore, pour nous, c'est du luxe.

— Merci du compliment, Tavernier ! En fait, je crois que tu veux revoir les yachts qui viennent d'arriver, c'est ça ?

— Juste le temps d'une flasque, Capitaine...

— Tu as raison, nous n'avons plus que ça à faire : boire...

— De toute façon, avec cette lune, on y voit comme en plein jour. Impossible de travailler.

— Nous ne « travaillons » plus. »

Jak ne prêta pas attention à cette précision, s'engageant déjà dans la petite cave, en enfonçant ostensiblement un flacon dans sa poche.

Sur le quai où deux yachts étaient accostés depuis la veille, ils débouchèrent la flasque et avalèrent chacun une rasade qui les fit tousser. La deuxième fit cracher Anton et rougir Jak. La troisième, rapide, passa mieux. À la quatrième, la bouteille était à demi vidée. Si dès la première gorgée l'amertume mordante du breuvage avait déstabilisé leur humeur morose, la dernière acheva de les plonger dans une béatitude joyeuse, malgré les récriminations de leurs estomacs.

«Tavernier, tu ne tiens pas la bouteille!

— À qui la faute, Capitaine? “Faut plus toucher au rhum! Faut plus y toucher, qu’j’té dis!” Gnagnagna. Pas descendre à la grotte aux trésors, pas piquer de bibine, pas se servir de rien de tout notre butin que c’est quand même chez moi qu’on y planque...

— Jak! tenta une nouvelle fois Anton pour raisonner son ami.

— Jak? Tavernier! C’est comme ça que j’m’appelle. Jak, c’est pour les corvées – et l’école! Misère, l’école. Le pire de tout. C’est pas humain. Le cul coincé à pleine journée pour rien comprendre, et l’autre qui t’cause comme à un gros idiot de gosse. Putain! Faut que ça se sache, Capitaine! On n’est pas des moins que rien, faut leur montrer. Et puis, ajouta Jak à l’adresse de toutes les embarcations des deux ports, à eux aussi faut leur dire: ni gamins ni moussaillons. Pirates! Pirates!

— Mais tais-toi donc.

— Oui, Capitaine! fit-il en tentant un garde-à-vous précaire. Et pourquoi que moi je suis pas capitaine, d’abord?

— Un tavernier sert, un capitaine commande.

— Et alors? Tu sais mieux commander qu’un autre?

— Ça, je n’en sais rien, et puis je m’en fiche, lui répondit Anton en commençant à s’éloigner du quai. Par contre, je suis sûr d’une chose: je ne sais pas plus obéir que tu ne sais boire... Fais pas cette tête, ce n’est pas une question de choix, c’est juste comme ça. Allez, suis-moi, on va finir ailleurs.

— Si j’veux.

— Tu ne veux pas qu’on finisse la bouteille?

— Jamais je n'ai dit ça !

— Et il y a encore un seul bateau que tu n'aies pas vu par ici ?

— Je les connais tous ! Par cœur, même. Et pas que du dehors, si tu vois c'que j'veux dire...

— Alors, on va voir ailleurs. »

Jak lui emboîta le pas.

Anton se concentra pour marcher avec une certaine dignité, ce qui l'obligeait à aller lentement. Lorsqu'ils eurent achevé d'ingurgiter la flasque, il salua l'exploit qu'il tenait pour impossible – quand Jak exhiba une seconde bouteille qu'il avait cachée dans une autre poche. Il la déboucha aussitôt, la goûta et la lui tendit. Comment refuser ? La répugnante mixture produisait un étonnant effet d'accoutumance ; l'arrière-goût qu'elle abandonnait, entre brûlure et amertume, réclamait une nouvelle gorgée qui l'apaisait immédiatement. Par contre, le breuvage ne les conduisait pas à rire bêtement de tout, ce qui se révélait quelque peu décevant. Anton avait essayé d'entraîner Jak à la chansonnette, mais sans réelle conviction : « Une autre fois, promis ! Et toi ? — Je n'en connais pas. » Après cet échange, ils s'étaient tus, d'humeur à mirer leurs pieds.

Son expérience de l'alcool se limitait à l'observation, jusqu'à ce soir. Ses frères se chamaillaient et vomissaient bruyamment en rentrant de leur tournée dominicale des bistrots ; son père restait assis pendant des lustres, le dos rigide et un coude en appui sur la table de la cuisine, les yeux égarés – et mieux valait ne pas l'amener à parler, car il pouvait aussi bien s'écrouler qu'exploser. Jak, parvenu à la mesure d'une flasque d'alcool, de cet alcool du moins, oscillait entre des périodes de sombre mutisme et des épisodes de volubiles confidences. Après une dernière rasade, Anton rassembla les idées que ce constat laissait échapper : à défaut de le faire taire, il devait vraiment éloigner son compère des quais. Si quelqu'un devait surprendre ses élucubrations, autant qu'elles ne tombent que dans des oreilles étrangères aux choses du port.

Certes, si d'un pied Jak suivait fidèlement son ami, de l'autre, il retournait inlassablement vers les mouillages. Autant feindre de le satisfaire : Anton prit la direction familière de la vieille digue, là où ils se retrouvaient pour lire, à l'écart des luxueuses constructions destinées à séduire les plaisanciers en provenance d'Italie. Les rares pêcheurs qui honoraient encore ces lieux n'avaient rien à y faire de

nuît, ils pourraient donc y achever leurs libations sans redouter autre chose qu'un réveil aux douleurs inédites.

Avant de l'atteindre, tout absorbé par ce simple effort, Anton tarda à prendre conscience du chant, grave et mélodieux, dont ils se rapprochaient. Il s'arrêta pour scruter les alentours, mais la voix ne pouvait provenir que de l'eau – il craignit d'être plus ivre qu'il ne l'estimait.

Le secteur ne bénéficiait guère des effets de modernisation du reste du port, et la lampe de l'unique lampadaire n'avait pas été remplacée depuis qu'ils s'étaient exercés à la fronde, voici une quinzaine de jours.

Ils reprirent leur marche engourdie vers la source musicale. La voix, clairement masculine, fredonnait doucement. Ils commençaient à distinguer les paroles. Dans quelle langue l'homme s'exprimait-il ? Au moins, il ne s'agissait pas d'un pêcheur ni d'un autochtone susceptible de les dénoncer : si Jak se laissait encore aller à dégoiser à propos de tous les marins volés et à voler, le chanteur aurait bien peu de chances de comprendre ses propos.

Pourquoi ne faisait-il donc pas demi-tour ? Pour satisfaire sa curiosité, parce que son ébriété dissociait la réflexion de l'action ? Les mesures s'achevaient sur des sonorités semblables, selon des rythmes réguliers et simples, conférant une grande quiétude à cette mélopée. Une comptine ? Anton sentait croître en lui un malaise qui ne devait rien à la boisson.

Le commandant Petrack essaie de s'en souvenir : à l'aide de quelles comptines sa mère le berçait-elle ? Plusieurs ritournelles lui reviennent en mémoire, encore qu'il doute de leur origine. Mais quels sont les mots magiques de sa prime enfance, répétés avec tendresse contre le sein maternel, chaud et moelleux, ces formules intimes qui par-delà les décennies gardent leurs vertus secrètes d'apaisement et de sérénité ? L'exercice se révèle cruel : il se découvre se balançant en marmonnant une suite de « Hum » inintelligible... Ses frères, eux, se sont montrés capables de tels souvenirs ; lui jamais. Peut-être faut-il devenir père à son tour pour renouer avec cette part enfouie de soi ?

Prenant conscience de la digression, le commandant retourne vers Anton, vers le port, vers la nuit.

Anton avançait en plissant les yeux afin de discerner la cachette de l'étranger, mais le phare qui balayait la rade ne dénonçait que quelques esquifs délaissés. Ils s'aventurèrent sur le dernier ponton

aux planches mal jointes, avant la digue. Au premier gémissement du bois, le chant cessa. Un petit canot, le plus éloigné, se mit à tanguer, puis il se stabilisa. Deux mains s'agrippèrent au plat-bord et une silhouette percluse se redressa laborieusement, puis se leva, entraînant dangereusement la barque à donner de la bande. L'homme attendit stoïquement son rétablissement pour tendre une jambe toute raide jusqu'au ponton et, une fois l'embarcation à nouveau en mouvement, il ramena son autre jambe d'un geste mécanique hasardeux. Le corps s'immobilisa une nouvelle fois dans un aplomb très provisoire.

Anton le reconnut avant Jak. Comment aurait-il pu s'en douter ? Ce n'était pas le chant qui avait provoqué son embarras, ni la langue étrangère, mais les intonations de la voix. L'hôte du *Nathalie*... La goélette l'avait donc laissé là...

Les pensées se pressaient soudain toutes ensemble dans le même coin de son crâne. Parmi elles, certaines méritaient d'être mûrement appréciées, mais d'autres se démenaient n'importe comment, chahutaient, gesticulaient, braillaient. Difficile de ne pas crier avec elles « Voleur ! Voleur ! », mais l'homme était visiblement encore plus ivre que lui. L'envoyer roucouler ses vocalises au pays des sirènes, alors ? Comme ça, directement, à la Jak : sans réfléchir... Après tout, personne au port n'avait signalé la présence d'un personnage aussi singulier, probablement passait-il ses journées à cuver son vin dans le fond d'une vieille barque : qui le saurait ? Mais les bijoux ? Il faudrait le cuisiner avant.

Jak bougea enfin, assumant seul de rester campé sur ses pieds.

« Hé ! l'Ivrogne ! » l'interpella-t-il sèchement en brandissant la flasque en direction du poivrot.

L'Ivrogne se tourna d'un bloc vers l'insolent qui le menaçait ; le mouvement le déstabilisa au point de l'obliger à enchaîner trois pas précipités pour éviter de chuter.

Un long moment, ils se toisèrent tous les deux ; le bras de Jak tremblait de rage, les jambes de l'homme peinaient pitoyablement à le maintenir en équilibre. Ce face-à-face fournit un exutoire approprié à toutes les frustrations d'Anton :

« Mon trésor ! »

Il avait parlé d'une voix trop haut perchée, une plainte capricieuse plus qu'un cri résolu. Et puis, ce mot... Il enchaîna pour effacer sa ridiculité :

« Qu'as-tu fait des bijoux ? Ils étaient à moi. À nous, se reprit-il.

C'était quoi, ta combine ? T'as mis des faux à la place ? Ou alors, t'as gardé les plus moches en leur rendant les plus chers ? Quoi ? Allez, parle !

— Ouais, reprit Jak en écho. Qu'en as-tu fait ? Nos bijoux... »

L'Ivrogne ne répondit rien, les dévisageant comme deux parfaits inconnus. Ou bien il regardait dans le vide. Comment savoir ? Sa silhouette se découpait par intervalles dans le rai du phare, indolente.

« Trop saoul pour se rendre compte de ce qui l'attend... Ou il ne se souvient même plus de nous, ajouta Jak en baissant son projectile.

— Non... »

Accepter sa défaite n'est jamais facile, quelles qu'en soient la nature et les conséquences, mais découvrir que vous avez été battu par un ivrogne, un vrai, et qu'il vous a si vite oublié, cela relève d'une mesquinerie dégradante...

« L'Ivrogne... », se décida-t-il à reprendre, en adoptant ce sobriquet qui condensait tout le mépris que lui inspirait le personnage, misérable et haïssable. Mais Anton n'ajouta rien : les mots, après ses pensées, s'accumulaient comme l'eau d'un lac contre un barrage, et lui qui avait dix mille fois répété le discours qu'il tiendrait à son voleur ne parvenait pas à articuler le moindre grief. Et puis, ce furent des mots enfantins qui rompirent la digue :

« Tu as pris mon butin, pauvre fou ! Tu ne sais donc pas le sort que les pirates réservent aux traîtres... »

L'absence de réaction à cette niaiserie lamentable tenait peut-être au fait que l'Ivrogne n'avait pas compris ce qu'il venait de dire. Cet espoir s'effaça aussitôt, Anton se souvenant qu'il leur avait déjà parlé dans leur langue, sans faute ni le moindre accent. Ce vieil homme était probablement un guide, voire un interprète, ce qui expliquait pourquoi il n'avait pas poursuivi la croisière à bord du *Nathalie*.

L'Ivrogne braqua ses yeux sur Anton et, sans se retourner, balança sa bouteille loin derrière lui, jusque de l'autre côté de la digue, à au moins quinze mètres de là.

« Traître, butin ? Pirate, dis-tu ? Quelle ingratitude pour qui garde tant de secrets... Et comment désigner un pirate qui n'emporte pas son butin, mais qui au contraire l'abandonne purement et simplement sans avoir même daigné songer à prendre l'élémentaire précaution d'occire tout témoin de l'abordage ?

— C'était à moi !

— « À moi ! » Le rhum que je bois est à moi, comment pourrait-il

en être autrement ? Celui que je n'ai pas encore bu, à qui appartient-il ? Pense bien à cela... Et aussi, à qui appartiennent les coquillages de la plage ? À personne, à tout le monde. Si j'en prélève quelques-uns et que je les garde pour en faire, disons, un joli collier ; alors, oui : ils sont à moi. Sans équivoque. Mais si je les délaisse, si je retourne chez moi les mains vides, puis-je encore en revendiquer la propriété ? À qui sont-ils, alors : à tout le monde, à personne. Coquillages ou cailloux, quelle différence ?

— C'est stupide.

— Les regrets d'un imprudent ne font pas des autres des criminels : ses erreurs ne regardent que lui. »

L'Ivrogne ne niait rien, il n'avouait pas non plus.

Quoi ? Anton, un imprudent ? Lui, faire des erreurs ?

Loin de l'avoir dégrisé, cette confrontation impromptue révélait une faille dans son caractère qu'il ne soupçonnait pas jusque-là : son corps frissonnait, ses poings se serraient — ce n'était plus sa part puérile qui le menaçait de nouveau, mais un noyau ardent de colère qui l'embarquait dans une mutinerie brutale. Ainsi, il pouvait devenir comme Jak, impulsif et susceptible ? Exactement comme Jak.

Il devait réagir, se reprendre, ne pas se laisser déborder par... par le désordre.

« Tu es saoul, tu n'es rien qu'un homme saoul !

— À peine terminée ma première bouteille ? Tu me déçois, Morner. »